

N° 198. - 9 Septembre 1934.

1 fr.

Tous les Dimanches.

POLICE MAGAZINE

sur la vérité
TCHÉKA



Lire, pages 10 et 11, les sensationnelles révélations de MAURICE LAPORTE sur la Tchéka et sur les drames mystérieux qui se déroulèrent dans les lugubres souterrains des prisons de la fameuse organisation policière russe.

A HUIS CLOS

- Causes salées -

Une femme de feu.

Une audience correctionnelle ; l'affaire n° 17 est en cours depuis un bon moment ; le premier témoin appelé, un monsieur fort élégant, fort prolix, un peu précieux, parle comme suit :

— Monsieur le président, voici dans quelles conditions j'eus connaissance des faits :

« Il pouvait être neuf heures trente du matin, je dormais du sommeil du juste, lorsque je perçus le tintement de la sonnette de mon logis. Je me levai pour ouvrir, et quelle ne fut pas ma surprise en me trouvant face à face avec un gardien de la paix qui me salua d'abord et me pria ensuite de me rendre sans délai au commissariat afin d'y rechercher ma cousine, M^{me} Charlotte S..., aujourd'hui devant vous pour répondre de différentes « bagatelles ». Surpris, à la suite de cette désolante nouvelle, je suivis le messager du commissaire, en proie à une légitime angoisse.

« Hélas ! les torts de ma cousine étaient grands, je l'appris bientôt, mais ne faut-il pas accorder à tout péché miséricorde ?

« M^{me} S..., de passage à Paris, avait passé la soirée précédente et une partie de la nuit dans une maison où l'on s'amuse en mangeant, buvant, dansant, et cela en compagnie de voisins dont on ignore à la fois la respectabilité et les mœurs... Elevée dans une austère famille du Bourbonnais, ma cousine, ce soir-là, ne tarda pas à être ivre plus qu'il ne convient à une femme du monde. Les beaux yeux d'un charmant jeune homme aidant, elle sombra de façon totale, dans l'abîme du plaisir. Après la boisson, la luxure ! Ma malheureuse parente emballée, conquise, tête perdue, n'hésita pas une minute à suivre son séducteur dans un taxi où elle subit, avec ou sans joie, je l'ignore, croyez-le bien, monsieur le président, toutes les caresses de l'amour.

« ... Si j'en parle ainsi, j'aime autant l'avouer, c'est que j'ai reçu de M^{me} S... une confession complète, sincère, et qui ne pouvait susciter en moi nulle jalousie... Nulle jalousie parce que, si je fus l'amant de la prévenue avant la guerre, notre liaison n'est aujourd'hui plus qu'un souvenir, et vous me permettez de n'en plus parler.

« Que se passa-t-il lorsque le compagnon de M^{me} S..., après lui avoir prodigué les marques de son exaltation, l'eut abandonnée pantelante et... fort déshabillée dans la voiture, en face de la porte de son domicile à lui ? Cela, je l'ignore, pour l'excellente raison que ma cousine elle-même, dans la langueur qui suivit cette randonnée... à secousses, n'en eut pas conscience. Ce ne fut que lorsque le chauffeur, impatient de reprendre sa route, descendit de son siège, ouvrit la portière et demanda à la voyageuse demeurée seule dans sa voiture où il fallait la conduire que Charlotte S... revint aux réalités.

« Elle y revint en proie à une déception que vous auriez connue vous-mêmes, messieurs, dans une semblable occurrence. En se voyant, jupes relevées, corsage dégrafé, chevelure en désordre, face à face avec le visage hilare du chauffeur, ma cousine perdit encore une fois la tête. Elle l'accusa d'être le complice du piètre gentilhomme, qui, après lui avoir manifesté sa flamme, l'avait rejetée, tel un bouquet de fleurs fanées. Elle joignit à ses reproches peut-être un coup de pied ou deux... Il faut pardonner à la vertu qui souffre de s'être laissé violer... Le chauffeur, lui, trouva le procédé extrême ; il se mit à crier, il sonna à la porte de l'immeuble, réclama son client, finit par le dénicher en tête à tête avec une femme qui devait être celle dont ce monsieur fait son ordinaire, dans un appartement confortable. Il l'obligea, malgré sa tenue légère, à descendre pour s'expliquer avec ma cousine.

« De fort mauvaise grâce, cette malheureuse femme accueillit le volage... Et elle le lui fit comprendre à l'aide de mots très durs, en y joignant même une paire de calottes.

— Il parait au tribunal que la prévenue avait à la fois la main, le pied et la conduite fort lestes !

— Que la femme de province qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! répliqua le témoin avec emphase. Ma cousine, je le répète, n'avait plus la perception exacte des choses et des événements. Elle se trouvait confuse et vexée à la fois ; le ridicule et la déception sont les pires sentiments qui peuvent assaillir une créature. J'explique donc tout le reste de la mésaventure de ma cousine de la façon la plus simple. Les agents accourus pour entraver sa fougueuse colère durent employer la force pour venir à bout de la pauvre femme. Je dois dire qu'au poste ils en devinrent tout à fait maîtres en l'arrosant du contenu de deux seaux d'eau. Et force m'est de protester implicitement contre ce moyen de dégriser les femmes du monde !

Cette déclaration jette un froid, mais elle mettra fin à l'exposé du témoin.

L'amant d'un quart d'heure appelé ne répond pas. Les agents déposent sans parler des seaux d'eau, et le seul rapport dressé par le commissaire de police suffira à établir de façon indiscutable les torts de la pauvre M^{me} S... à son égard.

Pour avoir traité ce magistrat d'« imbécile » et de « malappris », l'inculpée se verra donc infliger le maximum de la peine à laquelle elle avait déjà droit pour ses autres fautes. Trois mois de prison, mais avec sursis, et cinquante francs d'amende.

— C'est pour rien, murmure le dévoué parent. Espérons que la famille n'apprendra pas la chose par les journaux. Ça en ferait un scandale à la Charité-sur-Loire !

La grande Léa.

Léa est ce qu'on peut appeler un superbe brin de fille, bien en chair, avec un visage orné de toutes les couleurs de la palette du marchand de produits de beauté.

L'œil vif, astucieux, les narines dilatées la désignent à l'attention des connaisseurs comme une femme sensuelle. En un mot, avec Léa, on nedoit pas s'embêter, et tout dans sa tenue assez modeste indique que son tarif est à la portée de la plupart des bourses.

Dès qu'il lui est permis de parler elle avoue très nettement que de son état elle fait la noce, qu'elle trouverait ce métier agréable si l'on n'avait pas des désagréments avec la concurrence.

— Moi, mon bled, poursuit-elle, c'est le coin du boulevard Sébastopol et de la rue Rambuteau.

(Il fut une époque où l'on disait, dans le milieu de Léa, le coinsteau du Sébasto et de la Rambute. Mais les temps ont changé...)

— Vous êtes ici pour répondre du délit d'outrages à la pudeur et par-dessus le marché aux gardiens de la paix, annonce le président. Vous reconnaissez... ?

— Moi ? Oui et non. D'abord aux agents, je leur ai rien dit. C'est eux qui m'ont sauté dessus parce qu'il n'y avait plus de place dans l'hôtel et que mon client était pressé. Ah ! Je ne m'y attendais guère, par exemple, à leur intervention... ?

— Vous voulez dire : intervention ?

— C'est kif-kif ! mais, s'il y en a seulement un seul qui vienne dire ici que je lui ai manqué de respect, je veux tirer six mois de plus... D'abord je ne m'en ressens pas du tout pour la Petite-Roquette... Saint-Lago, ça passait encore, on était en commun... ?

— Vous allons entendre la déposition de l'agent qui vous a arrêté.

Le témoin est particulièrement précis.

— Le 24 du mois dernier, étant de service, vers 23 h. 45 je fus interpellé par deux femmes qui me dirent qu'elles venaient de voir quelque chose de louche et de pas ordinaire dans la rue Quincampoix. Habitué aux scènes qui se passent ordinairement dans ce quartier, je me rendis sans grande hâte sur les lieux désignés et je vis en effet, cette fille, les jupes relevées, sans aucune espèce de pantalon, ni culotte (sic), et près d'elle un monsieur qui se préparait à caresser les formes qui s'offraient à lui. Je conviens que le spectacle n'était peut-être pas rigoureusement scandaleux... ?

— Agent, vous avez des idées larges !... Pas scandaleuse, la scène que vous venez de nous décrire ? Eh bien qu'est-ce qu'il vous faut ?... s'exclame le substitut.

— C'est ce que je me suis dit après avoir constaté que l'homme irait peut-être un peu loin dans sa... liaison provisoire avec la fille qui s'était courbée et devenait de plus en plus provocatrice... Je m'approchai donc afin que l'on me vîsse et aussitôt l'homme se dépêcha de filer, me laissant entre les mains la femme à qui j'ordonnai de cacher tout ce qu'elle montrait. Il faut croire que cela ne lui plaisait pas, car elle m'injuria et tenta de s'échapper de mes mains en criant que je voulais la violer... Sans mon collègue qui arriva juste à ce moment, je ne sais pas si j'aurais pu venir à bout tout seul de cette femme subitement devenue folle furieuse.

— Eh bien ! vous le voyez, la déposition de l'agent est catégorique. Vous l'avez injurié et accusé de vouloir abuser de vous.

— Dame ! ça a été mon idée quand je l'ai vu suivi de son compagnon bondir littéralement sur moi qui avais encore ma jupe remontée sous les bras. J'ai pensé qu'ils voulaient profiter gratis et ça m'a mis hors de moi. Quant aux injures, c'est tout au plus si je les ai traitées de dégoutants !...

— Enfin, vous êtes obligée de reconnaître que vous étiez dans la rue en une posture absolument effarante. Vous n'ignorez pourtant pas qu'il est interdit de faire voir ses jambes et le reste en public et encore moins de se montrer dans une semblable tenue en compagnie d'un homme... ?

— Que voulez-vous, mon président, c'est la fatalité. Je ramène mes clients dans un hôtel, toujours le même. Ce soir-là toutes les chambres de passe étaient occupées. J'avais un « client » qui ne voulait pas attendre ; et, je suis en « cheville » avec le patron de cet hôtel avec promesse de ne jamais aller travailler en dehors de sa maison. La rue Quincampoix était tranquille... Il y a même pas mal de vieilles qui « font » leurs michés dans cette rue, au bord du trottoir... Je ne pensais pas que je serais dénoncée par deux copines qui m'ont donnée pour se faire valoir auprès de mon tôle... Quant aux agents, je regrette bien, allez... Je suis prête à leur faire toutes les excuses qu'on voudra... ?

Léa T... n'a pas d'antécédents judiciaires. Elle s'en tire avec deux mois de prison et le sursis.

— Allons ! j'suis pas salée, murmure-t-elle avant de se retirer. C'est mon homme qui va être content, quand il le saura, tout à l'heure... ?

Un viol de nuit

Félicien D... pilote un avion-taxi, à moins que ce soit un taxi-avion. Moyennant une somme forfaitaire et variable, il emmène dans l'atmosphère des voyageurs pressés d'arriver ou amateurs de sensations... élevées.

C'est au sujet d'un raid de cette dernière catégorie que Félicien D... comparait en qualité de témoin devant les juges de la... chambre correctionnelle.

Derrière lui, les deux parties : M^{me} T... la plaignante, et M. H..., le coupable.

— Les faits se sont passés au début de mai dernier, déclare l'aviateur après avoir prêté serment. Le soir tombait et je m'appretais à quitter l'aérodrome, attendu que nous n'avons presque jamais de clients passé le coucher du soleil, d'abord parce que le voyage est moins agréable, ensuite parce qu'il est plus coûteux. Donc, j'allais franchir la porte quand, soudain, une belle voiture stoppa en face de moi, et un monsieur suivi d'une dame (ceux-là même qui sont ici) s'approchèrent pour demander si je voulais les conduire à Chartres. Je leur fis remarquer l'heure et le temps incertain, mais le monsieur me répondit d'un ton sec :

« — On peut voler ou on ne peut pas voler. C'est oui ou non. Si c'est oui, en route ! Le prix m'importe peu. Nous sommes pressés. »

« A vrai dire, il me sembla bien que la dame n'était pas si pressée que son compagnon le prétendait. Je pus même remarquer qu'au moment de prendre place dans la carlingue, elle manifesta de l'hésitation et même de la répugnance. Mais cela dura peu, car le voyageur la prit dans ses bras et la porta jusqu'à sa place, tout en me commandant de démarrer en vitesse. Mon moteur tournait « rond », je mis plein gaz et, sans plus me préoccuper de mes voyageurs, je décollai. Pendant la première partie du voyage, tout se passa bien. Mais comme nous passions au-dessus de Plaisir, au nord du bois de Sainte-Appoline, je perçus malgré le vacarme du moteur, une série de cris aigus, douloureux, presque affolants, qui provenaient évidemment de l'un de mes passagers. Par l'« œil » de la cloison, j'essayai de voir ce qui se passait, mais la nuit était devenue très sombre et je ne pus rien discerner de précis, si ce n'est que les voyageurs ne semblaient pas placés comme ils auraient dû l'être normalement.

« Je ne pus donc que forcer l'allure et j'atteignis le terrain de Chartres en un temps record, convaincu que, s'il s'était passé un drame mystérieux sur mon zinc, le mieux était de s'en rendre compte au plus vite. A mon grand étonnement, mes voyageurs descendirent sans prononcer un mot, la dame peut-être un peu agitée et pâle, le monsieur assez rouge. Ce dernier me versa la somme convenue et, prenant sa compagne sous le bras, il l'entraîna, puis disparut avec elle.

L'aviateur ayant regagné sa place, la dame T... est priée de revenir à la barre afin de compléter sa déposition.

— Vous avez entendu M. Félicien D..., énonce le président, il prétend que vous êtes sortie de l'avion sans peine et que vous vous en allâtes avec votre compagnon, de votre plein gré. Si les faits de violence et d'outrages, dont se serait rendu coupable M. H... pendant le parcours avaient été aussi graves que vous l'avez prétendu, comment se fait-il que vous n'en ayez pas parlé à ce moment à l'aviateur ?

— Je craignais la colère de mon compagnon ; du reste, le témoin a bien dit qu'il avait entendu mes cris. Il me semble que cela est la meilleure preuve des traitements odieux que m'a fait subir M. H... qui, dans l'avion, subitement en proie à une surexcitation de brute, a été jusqu'à lacérer, déchirer mes lingeries afin de satisfaire plus vite son désir... Les pièces à conviction sont d'ailleurs à la disposition du tribunal, ainsi que les certificats médicaux constatant les ecchymoses et même les écorchures qui m'ont été faites à ce moment.

Affaire délicate. Les deux plaideurs sont mariés l'un et l'autre. Ce voyage en avion, fugue de deux amoureux voulant jouir de la liberté d'un soir et encore aux prémices de leur idylle, ne devait, en principe, pas se terminer de façon aussi tragique.

M. H... a avoué ses torts, tout en niant s'être conduit en sauvage. Mais la passion n'est-elle pas aveugle et sourde, oublieuse aussi ?

Finalement, le tribunal, obligé de rendre une sentence sur la plainte déposée par la femme blessée aussi bien dans ses sentiments que dans sa chair, et qui fut obligée d'avouer à son mari la terrible aventure, le tribunal condamne le défendeur à un franc de dommages et intérêts et cent francs d'amende, les frais de médecin, de pharmacie et tous autres n'ayant pas été réclamés par la plaignante.

J. C.

POLICE FLUVIALE



Le service de surveillance de la Tamise vient de s'enrichir d'un nouveau canot automobile qui peut filer à 15 nœuds à l'heure. Il permettra des patrouilles le long des rives du fleuve et assurera une protection plus efficace des amateurs de pleine eau dans la banlieue de Londres. (I. P. S.)

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Une hallucinante Veillée de Mort



DEPUIS quatre ans que les Madison nouvellement mariés alors, s'étaient installés à Los Angeles, aucun nuage n'était encore venu troubler la sérénité de leur bonheur conjugal. On les donnait même comme exemple d'un couple tendrement uni.

L'année dernière, cependant, allait apporter une légère ombre à ce riant tableau.

Par suite de la crise, qui sévissait aux Etats-Unis comme partout ailleurs, Eric Madison, le mari, perdit sa place de comptable et eut quelque peine à en trouver une autre.

« Quand le foin manque au râtelier, les ânes se battent », assure le proverbe qui, pour une fois, mentait. Le ménage supportait courageusement, en effet, l'épreuve qui au reste, ne devait durer qu'un temps.

Eric Madison finit par être engagé comme comptable dans une entreprise cinématographique, dont les studios étaient tout proches de Los Angeles.

On ne connaissait plus la gêne. On était sauvé...

Mais, de ce jour aussi, il semble bien que la paix ne régnait plus en souveraine dans ce ménage modèle.

La conduite d'Eric n'était-elle donc plus irréprochable ? Ou bien Nelly se montrait-elle inconsidérément jalouse ?

Prenait-elle ombrage des poupées outrageusement fardées, aux cheveux d'un blond platiné, aux cils rimelés et dont le visage s'éclairait d'un même sourire stéréotypé, de tout ce monde en simili, pour tout dire, au milieu duquel évoluait son mari ?

Peut-être... Les sirènes de l'écran sont si tentantes...

En tout cas, Nelly n'était plus la même et l'on n'avait pas manqué de le remarquer dans son entourage.

C'est alors que se produisit le drame hallucinant que nous allons relater, suivant la déposition d'un voisin, William Morris telle qu'il la fit aux autorités.

— Je dormais bien tranquillement, déclarait-il, quand ma femme, sous le coup de la terreur, me réveilla.

Elle venait d'entendre, en rapide succession, plusieurs détonations, qui avaient rompu le silence de la nuit.

L'endroit où nous habitons est assez isolé et, à part le cottage des Madison, presque mitoyen du nôtre, les autres habitations sont plutôt distantes.

Je voulus rassurer ma femme et, ouvrant la fenêtre, scrutais l'horizon autant que l'obscurité le permettait. Le calme le plus complet régnait partout aux alentours.

— Tu as rêvé ! lui fis-je d'une mauvaise humeur en me recouchant. Ce sont toutes ces histoires de gangsters qui te tournent la tête. Dors donc, c'est ce que tu as de mieux à faire.

Mais vous savez ce que les femmes peuvent être contrariantes quand elles s'y mettent !

Ne voilà-t-il pas que la mienne me réveille à nouveau, beaucoup plus tard dans la nuit, en me disant :

— Bill, cette fois, je ne me trompe pas... La colère m'empoigne.

— Eh quoi ! Encore des coups de feu ? Ah ! en voilà assez, tu sais !

— Mais non, Bill... Ecoute toi-même... On dirait des gémissements, des lamentations... Un chant funèbre en sourdine...

Je crus bien que ma pauvre femme devenait folle !

Toutefois, en prêtant l'oreille, force me fut de convenir qu'elle avait raison... On percevait bien comme le bruit étouffé de sourdes plaintes et par instants une voix qui semblait psalmodier je ne sais quoi...

— C'est pourtant vrai, dus-je reconnaître... En voilà une heure pour dévider tout un chapelet de litanies et dire ses paternôtres !...

Pourtant, en écoutant plus attentivement, il me semble que cela venait de chez les Madison. Eric ou sa femme seraient-ils malades peut-être ?

— Attends, m'écriai-je, je m'habille en hâte et j'y vais.

Le temps d'enfiler un manteau sur mon pyjama, de me chausser, de coiffer mon feutre, et je filai chez nos voisins.

La pendule, à ce moment, sonnait quatre heures. Il faisait encore nuit noire dehors, comme je courais à leur cottage. Ouvrir la grille de leur jardin, le traverser et gravir les quelques marches du perron ne fut que l'affaire d'un instant pour moi.

A mon grand étonnement, je ne percevais pas le moindre bruit. Le silence était complet et l'on n'apercevait aucune lumière dans la maison.

Et pourtant nous n'avions pu nous tromper, ma femme et moi : ce que nous entendions quelques instants auparavant ne pouvait venir que de chez les Madison. Ils devaient donc être là.

La sonnette électrique était au côté de la porte. J'appuyai le doigt dessus et j'entendis résonner le timbre.

Personne ne vint m'ouvrir. Toujours ce silence déconcertant.

Je sonnai à nouveau. J'appelai Madison... sa femme...



Eric Madison, comptable d'une entreprise cinématographique de Los Angeles, mystérieusement assassiné dans le cottage qu'il occupait avec sa femme.

Aucune réponse. Aussi profondément qu'ils pussent être endormis, il était impossible que mon vacarme ne les réveillât pas.

Etaient-ils donc si malades ? Tous deux morts peut-être ?

De guerre lasse et très inquiet maintenant, je résolus d'enfoncer la porte, s'il le fallait, d'un coup d'épaulé.

Jugez de ma surprise quand, à la pression seule de la main, je m'aperçus qu'elle n'était pas fermée, poussée tout contre seulement.

Comment ! Pas enfermés chez eux la nuit ! Voilà qui était bien curieux...

Qui sait si, l'un des deux hôtes du cottage étant gravement malade, l'autre n'était point allé chercher le secours d'un médecin, négligeant dans sa hâte de fermer la porte en sortant ?

Bref, je m'empressai d'en franchir le seuil et me trouvai dans le vestibule.

J'étais souvent venu chez les Madison, mais, du diable ! si je me souvenais où était le commutateur donnant la lumière.

Le parlor était à gauche en entrant. A tâtons, sous la main, j'atteignis le bouton de la porte et pénétrai dans la pièce.

Ici encore, j'ignorais par où me diriger pour donner de la lumière.

Fort heureusement, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, j'aperçus un faible rai lumineux qui provenait de la pièce voisine, que je savais être la chambre à coucher du couple.

Je me dirigeai de ce côté, mais, avant d'y entrer, j'appelai encore et Madison et sa femme. Toujours pas de réponse.

Oh ! ce silence... Je n'y tins plus et brusquement fis irruption dans la chambre...

Quel spectacle m'attendait là !... La première chose que je vis fut Nelly Madison accroupie, agenouillée par terre. Epouvantée sans nul doute par ma soudaine intrusion, elle poussa un cri d'angoisse, un hurlement plutôt qui me fit frémir...

Le regard atrocement fixe de ses grands yeux qui étaient fort beaux et que l'horreur dilatait davantage encore me chavirait le cœur et l'esprit.

J'eus l'étrange impression que tout tournait autour de moi dans la pièce et que je me trouvais immobile, impuissant au centre de ce mouvement giratoire.

Jusqu'à là, je n'avais rien vu qu'elle, mais, à ce moment précis, un sinistre tableau se présenta soudain à mes yeux, que la position accroupie de Mrs. Madison ne m'avait point encore permis de distinguer.

Son mari gisait à terre, encore tout habillé et baignant littéralement dans une mare de sang, qui avait coulé en minces filets de plusieurs blessures qu'il portait à la poitrine, au ventre et à la tête.

Une mitrailieuse n'aurait pas fait pire ouvrage. Mais c'était un revolver qui avait accompli cette œuvre de mort, un revolver traînant encore sur le

Mrs. Madison, à ce moment, me vit approcher du cadavre. Elle s'était relevée d'un bond et, les yeux hagards, balbutiait des paroles incohérentes.

Je crus qu'elle cherchait à m'empêcher d'avancer et, la regardant avec effroi, brutalement, je la repoussai.

Sous mon geste impulsif, un chapelet qu'elle égrenait probablement roula à terre, tout auprès d'un petit livre à reliure sombre, qu'à la lueur tremblante des bougies je reconnus pour un recueil de prières.

Ce me fut une révélation.

J'eus alors l'effrayante vision de cette meurtrière à qui son acte criminel avait fait perdre la raison et qui veillait son mort, en psalmodiant des cantiques ou chantant le *De Profundis*...

C'étaient là les plaintes, les lamentations et les gémissements que ma femme et moi nous avions entendus. Et il y avait des heures, nul doute, que cela durait, car j'avais l'intuition qu'un long espace de temps s'était écoulé entre mon second réveil et le premier où les coups de feu avaient troublé le silence de la nuit.

Pour la première fois seulement, depuis mon arrivée au cottage, j'eus conscience

La meurtrière, dans sa prison, s'obstine à garder le plus complet mutisme.



de n'avoir pas encore trouvé un mot à dire à Mrs Madison.

L'angoisse et l'horreur m'en avaient empêché de même que l'idée ne m'était pas venue que toute parcelle de vie pouvait bien ne point être éteinte chez sa victime.

C'était là le plus pressé. Il me fallait de la lumière au lieu de ces deux sottes bougies dont la lueur vacillante n'éclairait plus que faiblement.

Je me ruai sur le commutateur que je voyais fixé au mur, mais, avant d'avoir pu donner de la lumière, j'entendis un grand cri qui n'avait rien d'humain, une ombre me frôla, puis ce fut un bruit de pas précipités et de sanglots convulsifs.

La chambre maintenant était vivement éclairée. Mon effroi s'accrut de me trouver seul. Nelly Madison avait disparu, s'était enfuie dans l'aube naissante.

Je ne pouvais arriver à me figurer que tout ce qui s'était passé pût être vrai. J'étais sous le coup d'un horrible cauchemar qui allait prendre fin.

A mon tour je perdais la tête, ne savais plus ce que je faisais et c'est en tibatant que je traversai le parloir et le vestibule, pour me retrouver enfin dehors... Le jour s'était complètement levé et d'une seule traite j'accourus ici vous dire tout ce que je sais de ce lugubre drame.

Le récit de William Morris devait tout d'abord laisser les inspecteurs assez sceptiques. Eh quoi ! dans une ville aussi bien gardée que Los Angeles, un crime avait pu être commis sans que la police ait eu vent de l'affaire ?

L'homme qui était venu conter toute cette extraordinaire histoire avait-il par trop fêté la dive bouteille ? Était-il sous l'influence de trop copieuses libations ?

Où bien avait-on affaire à quelque pauvre déséquilibré juste bon pour la douche et le cabanon ?

Très perplexe cependant, le *superintendent* jugeait qu'il fallait contrôler ses dires, quand, soudain, un appel de téléphone demandait d'urgence le secours de la police ! C'était Mrs. Morris qui, ne voyant pas revenir son mari, avait fini par courir chez ses voisins, les Madisons, et, à son tour, découvrait le crime.

Cette fois, il n'y avait plus de doute : William Morris avait dit vrai.

Guidés par lui, des inspecteurs se firent conduire au cottage, devant lequel stationnait déjà une nombreuse affluence de curieux, gens du voisinage.

Une enquête sommaire permit de supposer que le drame s'était déroulé comme Morris l'avait deviné, la mise en scène réglée comme il l'avait décrite, et Mrs. Madison avait bien disparu.

Où la retrouver ? De quel côté s'était-elle dirigée ?

Prise de remords tardifs devant l'horreur de son acte, n'avait-elle point attenté à ses jours ?

Les premières recherches poursuivies tout alentour ne donnèrent aucun résultat. La meurtrière s'était enfuie avant le jour, personne ne l'avait donc aperçue. On savait seulement que, n'ayant pas pris le temps de s'habiller, elle portait sur elle les vêtements dont Morris donnait une assez vague description. Elle devait même être nu-tête, des chaussons de saut de lit aux pieds.

A Los Angeles où la police poussait activement ses investigations, Nelly Madison demeurait introuvable. Aussi une battue en règle fut-elle organisée dans toute la région, sans plus de succès toutefois.

Finalement, après plusieurs jours de recherches, un hasard fortuit fit découvrir la jeune femme aux environs de Durban, distant de quelques milles de Los Angeles.

Elle s'était réfugiée là, cachée dans un coin sauvage, tout semé de rochers, et mourant presque de faim.

Elle ne semblait pas avoir conscience de ce qu'on lui voulait et se laissa arrêter sans la moindre résistance.

Ramenée à Los Angeles où elle fut aussitôt incarcérée, elle refusa obstinément de répondre aux interrogations auxquelles elle fut soumise, se confinant dans le plus complet mutisme.

Elle ne s'est jamais départie de cette bizarre attitude depuis qu'elle est en prison et seul l'avocat Joe Ryan, qu'on lui a nommé d'office, est parvenu à obtenir d'elle une étrange confession qu'il tient, du reste, absolument secrète.

Questionné à ce sujet et interviewé par les reporters les plus habiles, il s'est borné à répondre :

— Si Mrs. Nelly Madison comparait aux Assises, accusée d'avoir assassiné son mari, elle fera à la justice — à huis clos seulement — des révélations qui l'affranchiront de tout blâme possible, croyez-moi, et c'est la tête haute qu'elle sortira de l'audience pour recouvrer sa liberté.

L'avocat Ryan s'est formellement refusé à en dire davantage et l'on attend impatientement le grand jour des Assises.

Mrs. Madison, qu'on appelle aujourd'hui l'« Enigme vivante de Los Angeles », parviendra-t-elle à se disculper et convaincre ses juges, comme l'assure son conseil ?

TOM TURNER.

Prochainement :

Combines de Minuit

Le Télétector

L'ACTEUR Harry Simonds, qui jouit en Amérique d'une grande célébrité, vient d'être appelé à jouer malgré lui, ou plutôt à son insu, un rôle tout à fait inattendu, celui de démonstrateur d'une invention nouvelle, un avertisseur tout à la fois lumineux et sonore, destiné à empêcher les cambriolages.

L'histoire est amusante et mérite d'être contée, mais auparavant quelques mots de l'invention elle-même.

Le « télétector » consiste en un dispositif relié à un contact électrique unique centralisant le courant et qui fonctionne dès que, sous la pression d'un instrument quelconque ou au toucher de la main, on pénètre dans son rayon d'action électrique.

Le malfaiteur qui s'est aventuré à forcer une porte munie du télétector se trouve ainsi brusquement surpris dans son « travail » autant par la projection lumineuse aveuglante qui lui vient d'en haut, que par l'assourdissante sonnerie donnant l'alarme.

L'inventeur qui cherchait un commanditaire pour lancer le télétector avait installé le dispositif à tous les étages de l'immeuble qu'il habitait à Chicago, et projetait d'en faire la démonstration à son futur bailleur de fonds, quand son voisin de palier lui fit part d'une intéressante nouvelle.

Il avait pour ami l'acteur Harry Simonds et, dans sa prochaine pièce, ce dernier avait une scène de cambriolage, où il tenait le rôle d'un monte-en-l'air.

— Ne vous effrayez donc pas, ajouta l'ami de l'acteur, si la nuit prochaine vous découvrez, vers les dix heures, un malfaiteur occupé à fracturer ma porte d'entrée avec une pince-monseigneur, ce ne sera que Simonds qui m'a demandé de le laisser répéter ici cette scène toute réaliste.

La confiance de son voisin sembla une aubaine pour l'inventeur.

Il inviterait son commanditaire à dîner,

traînerait le repas en longueur et, à l'heure dite, ouvrirait brusquement la porte, prétendant surprendre un véritable cambrioleur en plein travail.

Ne serait-ce point là la meilleure démonstration de l'efficacité du télétector ?

Qui fut dit fut fait.

Dix heures venaient à peine de sonner que l'inventeur aux aguets perçut un léger bruit sur le palier.

— Et maintenant, dit-il à son invité, venez un peu voir comment fonctionne mon dispositif.

Soudain, il s'arrêta, prêta l'oreille et tout bas poursuivit :

— Chut !... Écoutez bien... On dirait, ma parole, que quelque malfaiteur cherche à entrer par effraction chez mon voisin... Quel hasard ! Nous allons le prendre sur le fait !

Il attendit encore quelques instants, puis brusquement ouvrit sa porte...

Un cambrioleur, le visage à demi masqué, était bien devant celle d'en face, accroupi à terre, la pince-monseigneur en main.

Mais brutalement le télétector avait projeté sur lui son aveuglante lumière, mettant également en action la sonnerie électrique qui donnait l'alarme.

Aussitôt la maison, du haut en bas, fut en émoi. Les locataires, sortis de chez eux en toute hâte, fonçaient sur le pseudo-cambrioleur, bien près de passer un mauvais quart d'heure.

Tout finit par s'expliquer, au milieu d'un éclat de rire général. Mais l'acteur Simonds a bien juré qu'on ne l'y prendrait plus à faire du réalisme aussi vécu.

Quant à l'inventeur, cette curieuse démonstration du télétector lui a assuré le concours de son commanditaire émerveillé.

R. NIVÈS.



On accuse, on plaide, on juge...

Mon chéri.

Un mari surprend une lettre adressée par sa femme à un ami et commençant par ces mots « Mon chéri », le reste de la lettre n'est pas d'une tendresse particulière et consiste en somme en une vague demande de renseignements sur une tierce personne et la prière de donner un coup de téléphone pour fixer un rendez-vous.

Cette lettre, produite par le mari qui demande le divorce aux juges bordelais, constitue-t-elle l'injure prévue par le législateur ?

— Que non pas, a déclaré le tribunal, rien dans cette lettre ne prouve que la rédactrice de ladite missive est la maîtresse du destinataire : il ne suffit pas d'appeler un homme « mon chéri » pour que cette preuve existe ; cette appellation peut être un signe de bonne amitié, de camaraderie, dont le mari n'a pas lieu de s'offenser... Et le jugement, après avoir refusé de prononcer le divorce, de conclure par cette thèse un peu imprévue :

« Certaines femmes écrivent en disant « mon chéri » aussi facilement que « mon ami » et il n'y a rien là d'injurieux pour leur mari. »

Les juges bordelais sont vraiment libéraux et l'on conçoit fort bien l'émou du mari devant ce « mon chéri »... qui ne lui était pas destiné.

J'ai deux amours.

— Ma chérie, c'est aujourd'hui jeudi, je te quitte ce soir jusqu'à lundi.

Telle est la phrase que M. B..., sujet syrien établi à Paris, prononçait chaque jeudi soir et son amie se résignait depuis des années à ne le revoir que le lundi suivant.

Tenait-il donc à vivre seul le vendredi, le samedi et le dimanche ? Que non pas ! Le vendredi matin, il arrivait chez... sa seconde petite amie qu'il quittait trois jours plus tard, et c'est ainsi qu'en une polygamie dûment organisée l'honorable M. B... jouissait d'une existence paisible et agréable. Les deux maîtresses se connaissaient-elles ? Que non pas... Chacune apprît l'existence de l'autre après la mort de leur commun ami, qui commit, un après-midi, l'imprudence de descendre de son auto sur une route de la banlieue parisienne du côté opposé au trottoir et fut happé et tué net par la voiture d'un officier aviateur, lequel fut poursuivi devant le tribunal, mais la loi d'amnistie intervint.

— Pardon, pardon, s'exclama alors la première amie du Syrien, je vivais avec lui quatre jours par semaine... et ce depuis vingt-cinq ans : j'ai droit à une indemnité !

— Et moi, renchérit la seconde maîtresse, moi qui, depuis dix ans, passais trois jours par semaine avec lui et qui, de plus, ai de lui un enfant reconnu, n'ai-je droit à rien ?

A laquelle des deux maîtresses le tribunal allait-il allouer une indemnité ? Les magistrats se sentirent les idées généreuses de Salomon le grand juge ; de plus, ils appelèrent à la rescousse la jurisprudence de la Cour de cassation qui reconnaît à la

concubine le droit à indemnité, pourvu que le lien semble avoir quelques garanties de stabilité, et, interprétant largement ladite jurisprudence, ils accordèrent des indemnités aux deux compagnes illégitimes : la première eut quarante-cinq mille francs, la seconde trente mille : sans doute, les juges pensèrent-ils que la plus forte indemnité devait revenir à la maîtresse la plus ancienne en date.

La Cour de Paris, saisie à son tour de cet étrange litige, confirma le jugement du tribunal sanctionnant en quelque sorte le droit à la polygamie, laquelle, jusqu'à présent officieuse pour tant d'hommes, devenait ainsi officielle par autorité de justice.

L'officier aviateur, responsable pécuniairement de l'accident, se pourvut en Cassation, la chambre criminelle cassa l'arrêt de la Cour de Paris et renvoya devant la Cour de Dijon ; celle-ci, après plaidoiries de M^{es} Fernand Weil et Perrin, vient d'infirmar les décisions du tribunal et de la Cour d'appel, en se basant sur l'immoralité des deux amies du disparu : « Attendu, disent les magistrats dijonnais, que le fait par le sieur B... d'avoir vécu alternativement avec l'une et avec l'autre de ses deux concubines, dans deux domiciles situés dans deux localités différentes, suffit à démontrer la précarité et l'immoralité du lien qui unissait la victime à l'une comme à l'autre de ses deux maîtresses et à en souligner le caractère essentiellement instable, en dépit de l'importance et de la fréquence des libéralités volontaires faites aux deux femmes. »

En conséquence, la Cour, considérant la pluralité des unions comme revêtant un caractère immoral, précaire et instable, déboute les deux maîtresses de leur demande en dommages-intérêts.

Mais, la seconde des amies du disparu s'étant pourvue en Cassation contre cet arrêt, l'histoire ne paraît pas encore terminée et, si la Cour suprême cassait le dernier arrêt, une nouvelle juridiction serait appelée à juger cette étrange histoire.

Les juges de Paris sanctionnent la polygamie, ceux de Dijon la réprouvent, qu'en penseraient ceux de Rouen ou d'Orléans ?

Adultère.

Au « banc d'infamie » de la quatorzième chambre correctionnelle est assis un couple qui, visiblement, s'y trouve mal à l'aise, il évoque quelque peu saint Laurent sur son gril : la femme est jeune et jolie.

A côté d'elle, son compagnon, correct et distingué, montre un beau visage grave de Romain...

— Vous êtes, dit le président, poursuivis pour adultère et complicité, à la requête du mari de madame, M. Z..., ici présent.

Ledit M. Z... est un homme trapu, épais et rougeaud ; on comprend assez bien que sa femme lui ait préféré celui, qu'en langage juridique, on appelle « son complice ». Pourtant, le mari, qu'on imagine bavard avec prolixité, exprime tout de suite le besoin de placer quelques mots :

— Je savais que ma femme me trompait, aussi ai-je réquisitionné (sic) l'autorité. J'avais repéré le nid des amoureux, j'ai trouvé monsieur et madame couchés et... sans voiles !

Le fait d'avoir découvert sa femme et son amant au lit paraît assez peu émouvoir le plaignant ; ce qui l'indigne, c'est qu'ils s'y trouvaient nus.

L'épouse coupable — toujours pour employer le jargon adéquat — lève son innocent visage si pur qu'on l'imagine mal se défendant contre l'accusation d'adultère et, d'une voix douce, murmure :

— J'étais, bien entendu, dévêtue dans le lit et je n'ai eu nulle honte à me montrer ainsi...

Va-t-elle proclamer son amour très haut ? Non, elle ajoute avec simplicité : — Oui, je puis me montrer ainsi, puisque mon ventre est lisse et mes seins fermes...

La réponse n'est pas au goût du mari qui, d'un air dégoûté, lance une bordée d'injures :

— Traînée... Fille perdue... Femme à tout le monde.

L'amant s'est levé, son beau masque de Romain révolté de fureur... Va-t-il se jeter sur le mari ? Peut-être, mais la poigne solide d'un garde républicain l'a saisi et remis en place d'autorité ; la femme veut avoir le dernier mot ; suavement, elle profère :

— N'est-ce pas, mon mari croyait qu'il était un maître en matière de voluptés et que je l'aimais... Mais, quand il s'est rendu compte que je ne vibras pas dans ses bras, il a juré de se venger et c'est pour cela que, non content de divorcer, il me traîne ici avec mon amant !

Ledit amant sue à grosses gouttes, on sent qu'il donnerait cher pour être ailleurs et c'est un véritable soulagement pour lui d'entendre le président prononcer la sanction habituelle :

— Seize francs d'amende ! Tandis que le mari au visage apoplectique rugit :

— Seize francs d'amende pour une femme qui m'a trompé... Jadis l'épouse adultère était cousue dans un sac et jetée à la mer... Ça, au moins, c'était bien !

Quel regret dans sa voix à l'énoncé de ce châtement rétrospectif.

SYLVIA RISSER.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis

fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (1880. B.) Londres W1.

UN CRIME VIENT D'ÊTRE COMMIS

L'auto spéciale qui transporte l'équipe policière emmène une dactylo et sa machine. Sans descendre de voiture, la dactylo peut taper le premier rapport que lui dicte un inspecteur.

— ALLO ! Allo ! Ici, l'agent de service sur la Leipzigerstrasse. Un crime vient d'être découvert au troisième étage de la maison portant le numéro 86. Il y a une victime, un homme tué par une arme à feu. Les issues sont gardées, mais personne n'a vu l'assassin.

— Compris ! Nous venons. Au lieu de s'échanger à Berlin, ce dialogue téléphonique pourrait s'entendre aussi bien, avec quelques variantes, dans n'importe quelle grande ville où le service de la police est minutieusement organisé. Mais, dans la capitale allemande, une alerte de ce genre donne lieu, depuis quelques mois, à une intervention toute nouvelle. Bien entendu, des policiers se rendent aussitôt sur le lieu du crime. Seulement ces policiers, qui forment une équipe spéciale sous le commandement du fameux détective C. Gennat, partent maintenant dans une auto expressément conçue et agencée pour transporter sur les lieux tout le matériel nécessaire à l'enquête la plus délicate ou la plus difficile.

Une dactylo accompagne M. Gennat et ses lieutenants. Dans l'intérieur de la voiture, posée sur une tablette mobile, se trouve une machine à écrire. De telle sorte, que, sans s'éloigner de la maison du crime, on peut taper un premier rapport qui donne des explications sur les constatations faites et demande au besoin des éclaircissements à puiser dans les archives de la police.

Ce n'est pas tout. L'arrière de l'auto s'ouvre comme une armoire qui recèle dans ses vastes flancs tout le matériel, tous les instruments nécessaires pour les recherches, des appareils photographiques et cinématographiques avec sun-light de petite taille, des tables pliantes sur lesquelles on dispose

On étudie en même temps les journaux spéciaux qu'échangent entre elles toutes les polices du monde.

des microscopes, bref une véritable usine portative qui est ainsi amenée instantanément à pied d'œuvre.

Pendant ce temps, au bureau central de la police, grâce aux premiers renseignements tapés à la machine, l'équipe sédentaire compulse les archives criminelles de la ville de Berlin ou se reporte aux journaux spéciaux que toutes les polices du monde échangent entre elles pour se fournir des indications sur les individus suspects. Seul dans le silence de son cabinet de travail ou avec l'aide d'un de ses collaborateurs immédiats, le directeur de la Sûreté peut déjà tirer les conséquences des premiers indices fournis et même, parfois, établir une piste.

La rapidité avec laquelle peut intervenir l'équipe Gennat avec son auto-laboratoire a quelque chose de surprenant. En voici un exemple cité récemment par les journaux de Berlin.

Trois minutes après l'appel de l'agent de service sur la voie publique, le fameux détective, ses hommes, sa dactylo et son matériel arrivaient devant la maison du crime. On avait découvert, étranglé dans sa chambre, un vieillard qui passait pour riche malgré son train de vie modeste. Les meubles étaient bouleversés, les tiroirs ouverts. Sans conteste, c'était là un crime crapuleux qui avait eu le vol pour mobile.

Une rapide enquête auprès des voisins ne put rien donner ; nul n'avait vu l'assassin, nul n'avait entendu le moindre bruit. Les opérateurs cependant n'avaient pas perdu leur temps ; ils avaient immédiatement photographié la victime et, sur le mur de la chambre blanchie à la chaux, projeté un agrandissement de la tête où apparaissaient d'une façon nette les marques laissées sur le cou par la strangulation. Or le pouce droit de l'étrangleur s'inscrivait là, étalé en large spatule, alors que le pouce gauche, plus court et plus étroit, n'avait laissé la trace que d'un doigt atrophié.

Dix minutes après le départ de l'auto, la direction de la police recevait ce renseignement primordial et faisait, dans les archives, les recherches concordantes. Seul, un homme répondait à ce signalement, un ancien condamné de droit commun, sorti depuis deux mois de prison.

Une voiture rapide emmena aussitôt

A peine arrivés sur les lieux du crime, les policiers sortent de l'arrière de l'auto tous les instruments nécessaires à leurs recherches, appareils photographiques et cinématographiques, sun-light, microscopes, etc.

deux policiers jusqu'au faubourg de Berlin où la présence de l'homme soupçonné avait été récemment signalée. Comme l'auto se rangeait le long du trottoir, l'homme sortit de la maison, portant à la main une lourde valise. On l'arrête. La valise contenait l'argent et les titres volés au vieillard. L'assassin s'appretait à se rendre à la gare et à prendre un train pour l'étranger.

Il était tout pantoflé d'avoir été si rapidement découvert. Pouvait-il se douter que, pour aller du premier coup de téléphone à son arrestation, vingt-trois minutes suffiraient ? W. W.

Au bureau central de la police, l'équipe sédentaire compulse les archives criminelles d'après les indications du premier rapport tapé sur place.

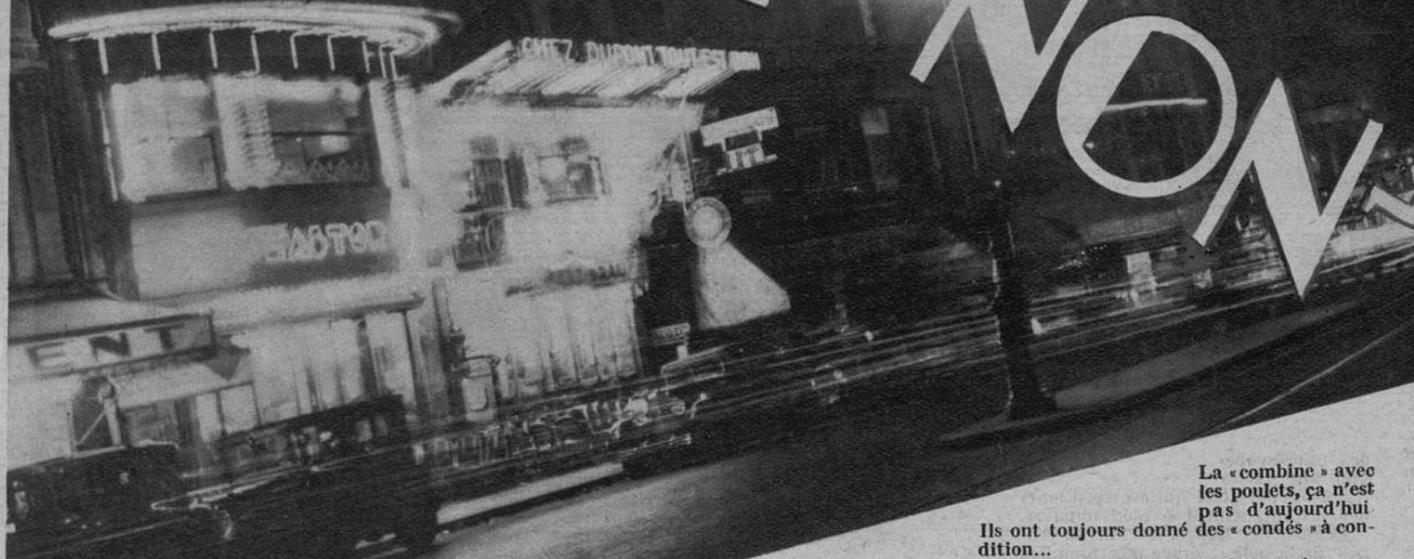
Au-dessous : Munis à la fois des renseignements de l'équipe mobile et de l'équipe sédentaire, le directeur de la Sûreté, avec l'aide d'un collaborateur, tire les conséquences des premiers résultats acquis.



CHARLEY

NON

OEIL



« Ces messieurs » ont fait des bars proches de la place Clichy leurs quartiers généraux.

LES à-côtés de l'affaire Prince, les tractations de l'inspecteur Bony avec Jo-La-Terreur, Angelo, et divers autres hommes du milieu, ont attiré l'attention des profanes sur une catégorie de gens dont, pour la plupart, ils ignoraient l'existence ; il s'agit des indicateurs.

Les manchettes des journaux ont été consacrées pendant un certain temps, aux gangsters de l'Étoile, aux hors-la-loi quels qu'ils soient, dont beaucoup se sont étonnés de leur voir mener un double jeu. Anciens repris de justice, malfaiteurs de grande ou petite envergure, tous gens qui ont à craindre la rencontre des policiers, ont apparu comme leurs meilleurs auxiliaires. Il y a bien là de quoi troubler les moins initiés.

Certains journalistes n'ont pas manqué d'ailleurs de jeter un peu plus de confusion, en décrivant le « milieu » dans ce qu'il a de plus pittoresque, sans crainte de l'exagérer et, partant, sans crainte d'en fausser complètement le caractère.

Depuis longtemps je fréquente ces hommes ; le souci de la vérité m'a conduit petit à petit à faire la connaissance de quelques-uns d'entre eux. Je les ai vus agir, sans excès d'amitié, sans reproche ; cette attitude m'a valu leur sympathie et, pour quelques-uns même, j'ose le dire, leur amitié. Je puis, malgré mon métier de journaliste, aller les voir, m'entretenir avec eux sans qu'ils aient à craindre la moindre indiscretion ; aussi, les connaissant bien, puis-je assurer que les « hommes du milieu » méritent plus d'attention que celle d'une généralisation trop hâtive.

Dernièrement je me trouvais avec un de nos confrères d'un grand quotidien dans un des bars proches de la place de Clichy dont « ces messieurs » ont fait leurs quartiers généraux. Il pouvait être dix heures du soir, nous nous amusions au va-et-vient de la foule sur le trottoir comme à la stratégie des filles en quête de clients. Notamment une nouvelle que nous n'avions encore jamais vue, mal exercée au jeu de la prune, laissait tomber vingt fois de suite son sac pour tenter sa chance auprès des passants aimables qui, hélas ! comprenaient trop rapidement sa duperie.

Connaissant les mœurs du quartier, nous nous demandions de quelle surveillance relevait cette fille, lorsque, devant la porte, deux individus s'arrêtèrent et, après une brève conversation, se séparèrent. L'un d'eux poussa la porte du bar et, l'air d'une insolente nonchalance, s'appretait à monter au premier. Depuis longtemps nous nous connaissions, mais Charley R... est discret, me voyant accompagné il allait passer sans s'arrêter, lorsque je trouvai l'occasion bonne de le faire connaître à mon ami.

Un vittel-menthe devant lui, un paquet de cigarettes sur la table, je savais qu'au bout de quelques minutes Charley pourrait nous raconter de nouvelles histoires sur le « milieu ». Habile conteur au langage coloré, constamment émaillé d'argot, il a coutume de présenter avec un humour qui lui est particulier les événements dont il est le témoin ou l'acteur. Je devais, hélas ! ce jour-là, en être de mes frais, Charley R... plus connu de ses amis sous le sobriquet de Non-Oeil à cause d'un oeil perdu dans une bagarre et remplacé par une bille de verre, traversait une crise de cafard. Après quelques minutes s'en prenant à nous.

— Vous faites du « chouette », nous dit-il, vous « tartinez » à tort et à travers sur des choses que vous ne connaissez pas tous. C'est honteux tout ce que vous dites. Je sais bien que le « milieu » est mort, « cané », pourri, mais ça ne vous regarde pas ; c'est affaire entre nous lorsque nous réglons nos comptes, on ne va pas vous chercher. La guerre a tout changé. Je n'ai guère connu les hommes de 1910 à 1914, mais je sais qu'eux étaient plus réguliers. Faut pas vous figurer qu'il suffit d'avoir un joli petit chapeau incliné « à la méchant » sur l'œil, de marcher en roulant des épaules et d'estimer les filles d'un seul coup d'œil, pour être un « homme », un « vrai de vrai ». Il faut de la mentalité. Je vous dis que la guerre a tout changé, chez nous comme partout.

Mon ami, à ce moment-là, ayant prononcé le nom de Jo-la-Terreur, Charley reprit :

— Je ne le connais pas ! mais ne croyez pas qu'il faille si rapidement jeter la pierre aux indicateurs. Aujourd'hui que la vie est si dure, chacun « se défend » comme il peut, chacun a droit à « croquer », à boire, à se « lincer », à « décarrer » de temps en temps au bal ou au ciné, et, pour se permettre ça, on fait n'importe quoi, on flanche, et c'est ça qui perd le milieu.

— Avec la marchandise que tu transportes, je crois que tu serais bon. Cependant, je te laisse filer.

La « combine » avec les poulets, ça n'est pas d'aujourd'hui. Ils ont toujours donné des « condés » à condition...

— Que vous « donniez » les copains. — Officiel, mais avant guerre on n'en trouvait pas beaucoup pour faire ce boulot-là. Aujourd'hui, huit jours de tôle, une pauvre peccadille, et si tu ne veux pas passer la moitié de ton année en prison, faut qu'tu y passes.

— Mais alors, dans ce cas, il doit dans le milieu n'y avoir que des indicateurs ?

— Oh ! ça, ceux qui en « croquent », rien qu'à Montmartre, sont des centaines. Ce sont eux qu'autrefois on appelait « les gars qui portent chapeaux », parce qu'ils avaient été les premiers à porter le melon comme les « bourres » en civil. Aujourd'hui en argot « faire porter un chapeau à quelqu'un » cela veut encore dire n'être pas « correct » ni « régulier ». Vous voyez que ça ne change pas beaucoup.

Tandis que nous parlions, depuis quelques minutes déjà, un homme aux épaules impressionnantes, petite moustache blonde, deux yeux agressifs, était venu s'asseoir à quelques tables de la nôtre et, déployant un journal, surveillait, sans d'ailleurs beaucoup se cacher, tous les consommateurs. Mon confrère l'avait remarqué et me signala son manège. Charley qui lui tournait le dos, examina dans la glace, et précisa :

— L'inspecteur M... de la P. J. « Il court toujours après mon « collègue » Riton-les-yeux-bleus. Je m'étonne même qu'il ne soit pas venu me serrer la main, hi toire d'entamer un brin de causette...

— Pourquoi donc ? Charley Non-Oeil ne répondit pas tout de suite. Un éclair embrasa l'éclat de ses yeux. Puis, sans nous regarder, il lâcha :

— Quand je suis sorti du « ballon » il y a dix-huit mois, j'étais sans un « bladi-péni » (sans un sou). Il a fallu que je me défende drôlement... J'ai été « pégré »... (arrêté) par cet homme que vous avez devant vous. A ce moment-là, il m'a dit :

« Veux-tu un « condé », Charley ; tu sors de prison, t'es intelligent, trop intelligent même pour y retourner par la belle saison.

« Ça se passait au mois de juin.

— Tu veux que j'en « croque » ? Ça jamais ! Y a maldonne, mon pote !...

« Fais pas la bête, qu'il reprend, t'es un « marle », tu vois clair... Pourquoi que tu ne ferais pas comme les autres...

Charley parlait le regard fixe, perdu dans le vide, et je sentais que lentement devant lui passait le film de sa déchéance ; malgré sa « mentalité » force lui avait été d'en passer par les volontés de l'inspecteur, il s'était soumis, sa conscience d'homme correct et régulier avait cédé devant le sort ; il revoyait les hommes qu'il avait « donnés » et je suivais sur son visage l'angoisse et le dégoût qui le révoltaient, car, je l'ai dit plus haut, je connais ces hommes, je sais qu'ils ont leur notion de l'honneur comme nous autres, si mal qu'il la place.

Mon ami, à ce moment, eut un mot dur : — C'est au moins commode, dit-il, pour se débarrasser des gêneurs.

Malgré ce que cette réflexion pouvait avoir d'injurieux, Charley n'eut aucune réaction, et je m'en félicitai. Dans d'autres circonstances, il y aurait eu une « sévère » bagarre.

Ce soir-là, Charley avait vraiment le cafard ; pour le sortir de sa torpeur je cognai mon verre contre le sien avant de boire :

— A la tienne, Charley !

Il comprit dans ce simple geste que je ne le méprisais point, ainsi qu'il devait se mépriser dans son for intérieur.

Il appela brusquement le garçon et paya les consommations.

— Non, laissez, c'est pour moi, cette tournée, dit-il, impératif, comme nous nous apprêtons à régler les consommations.

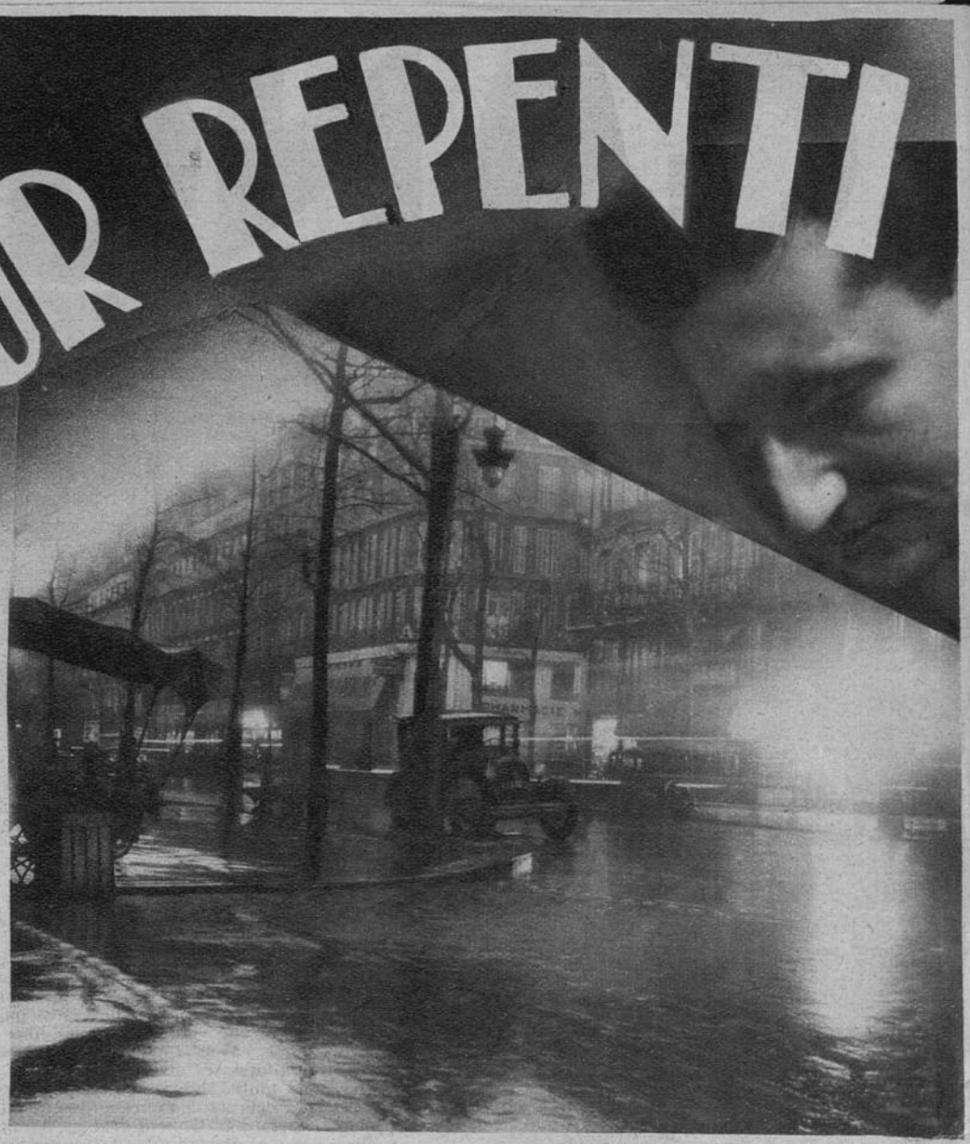
Et, dans la rue, il ajouta :

— Marchons un peu, voulez-vous ?

Au milieu : Quand il était en liberté, il vendait à la sauvette.



L'INDICATEUR REPENTIN



La perdition des mauvais garçons vient de ce besoin impérieux de revoir leurs collègues. La police judiciaire ne l'ignore pas.

Je vous raconterai des choses qui vous intéresseront...

Le boulevard s'étendait devant nous. Le trottoir de gauche en allant vers Barbès — celui des « macs » — brillait de mille feux. Les petits bars succédaient aux petits bars. Parfois la musique saccadée de l'accordéon emplissait le trottoir d'une ambiance canaille à laquelle des filles de « turf » ne restaient pas insensibles puisqu'on les entendait fredonner en souriant les paroles de l'air en vogue.

Place Pigalle, Charley nous emmena « aux Pierrots » au comptoir duquel son ami Riton-les-yeux-bleus buvait placidement un petit vin blanc gommé.

Il nous présenta à cet estimable jeune homme. Et aussitôt après, sans se soucier de notre présence, il le renseigna :

— Tu sais que M... est à l'Astor. Fais gaffe. Tu l'as dans les reins... A toi d'aller voir le temps qu'il fait en banlieue... C'est la bonne saison pour taquiner le barbillon à Nogent... Et on respire mieux par là-bas que dans les alentours du bassin de la place Pigalle...

Riton, notre nouvel ami, sortait de prison. Il nous annonça le fait, naturellement, comme s'il parlait d'un voyage. Il venait d'y tirer six mois pour un vol doublé d'abus de confiance et ne tenait pas à y retourner pour l'été... Pourtant le parquet de N... se serait fait un véritable plaisir de l'héberger gratuitement dans sa maison d'arrêt pendant trois mois pour une condamnation par défaut encourue quelques jours après sa libération de la Santé. N'ayant pas d'argent pour effectuer le voyage, Riton n'avait pu se rendre à sa convocation en Correctionnelle...

Et voilà pourquoi l'inspecteur M... le recherchait.

— C'est une vieille connaissance à moi, ricana Riton ; ce terrible « poulet » a déjà eu l'occasion de me « poisser » en 32 à la suite d'un « cassement » opéré dans une villa de la Butte... D'ailleurs qui ne le connaît pas à Montmartre ? Pas vrai, Charley ?

— T'as raison, approuva l'autre.
— Savez-vous pourquoi je suis recherché avec tant d'opiniâtreté ? Interrogea Riton.
— Non ; pour votre condamnation par défaut, j'imagine ?
— Un peu pour ça, beaucoup pour autre

Il eut la désagréable surprise de recevoir de ses amis un accueil glacial.

chose, concéda le gars aux yeux bleus en clignant de l'œil vers Charley d'un air inquisiteur.

— Tu peux causer devant eux, c'est des amis, répondit Non-Ceil. Ça ne peut que les intéresser, ils sont journalistes.

Et Riton parla longtemps, accoudé au zinc du bar, tout en ne quittant pas des yeux la porte du bistro, susceptible à tout moment de s'ouvrir devant la silhouette robuste de l'inspecteur M...

Riton avait rencontré le policier quelques jours plus tôt. Son premier geste avait été de fuir, car il portait à la main une valise pleine de bas de soie, de chaussettes et de cravates, dont il lui aurait été difficile d'indiquer le provenance. C'était là sa façon de gagner sa vie lorsqu'il était en liberté, il vendait à la sauvette, attirant le chaland par un boniment plein d'inventions cocasses. Mais, l'inspecteur M... avait été plus rapide que lui et, sans lui laisser le temps de s'esquiver, l'avait retenu d'une poigne ferme.

Le dialogue tout d'abord avait été sans aménité ; M... gouaillieur à bon compte, Riton rageur, prêt à la bagarre, les deux hommes s'étaient tout d'abord tenus face à face comme des adversaires, mais l'inspecteur avait proposé l'apéritif dans un « troquet » du quartier, et, là, la conversation avait pris un tour différent.

— Avec la marchandise que tu transportes, je crois que tu serais bon. Cependant je ne veux pas la mort du pêcheur. Je te laisses filer ; tu n'es pas fait pour vivre continuellement « dedans »... Et par ailleurs je te veux du bien.

L'allusion était assez directe pour que Riton eut compris.

— Il y a erreur, répondit-il, je n'en « croquerais » pas.

— A ta guise, je te donne deux jours pour réfléchir ; si tu le veux, tu auras le « conde » ; autrement tu sais ce qui t'attend. Je serai ici après-demain à quatre heures, au revoir.

Seul, Riton était remonté Place Pigalle, mais il eut la désagréable surprise de recevoir de la part de ses copains un accueil glacial. Déjà, la nouvelle de son arrestation était arrivée jusqu'ici, on s'était apitoyé sur son sort, mais son arrivée brusque en compagnie de sa « marchandise » avait immédiatement jeté un trouble dans l'esprit de ses amis. C'était un nommé Marcel Le Corse qui avait vu l'inspecteur M... lui mettre la main au collet. Que c'était-il donc passé pour que le « poulet » eût lâché sa prise ?

Marcel, le premier, lâcha le mot fatal :
— Il semble que tu es très bien avec les bourres.

Riton se cabra :
— C'est à moi que tu dis ça ?
— Ce n'est pas à la madone
L'injure porta net. Un coup de tête partit. Une courte mêlée s'ensuivit, vite réprimée par les garçons de comptoir.

Ces messieurs s'éclipsèrent. L'affaire en resta là. Pour beaucoup Riton demeurerait soupçonné de servir d'indicateur à la P. J.

La réalité était tout autre. Riton n'alla pas au rendez-vous fixé par l'inspecteur. Il préféra mener la dure existence d'homme traqué : changer d'hôtel tous les jours, remplir la fiche de police des garnis en exhibant de faux états civils, éviter de se montrer dans les endroits habituels...

Cette dernière mesure de prudence est la plus pénible à suivre...

Une force invincible attirait, la nuit venue, le jeune homme dans les bars aux lumières tapageuses qui constituaient son ambiance de prédilection, son « climat ». Là, devant les zincs encombrés de diabolos et de cafés-crème, il distribuait des poignées de mains aux amis.

La perdition des mauvais garçons vient de ce besoin impérieux de fréquenter leurs collègues.

La Police judiciaire ne l'ignore pas. Riton interrompant ses confidences venait de nous proposer une partie de billard dans un café proche lorsque se planta brusquement devant lui la carrure émouvante de Marcel le Corse.

Il salua la compagnie d'un doigt porté à son chapeau et il jeta à Riton, froidement :

— Ça va, collègue ?
— Ça va.
— J'ai à te causer.
— Tu m'excuseras, mais je suis avec des

amis et nous allons jouer au billard russe...
— Je vais avec vous ; c'est moi qui régale ce soir...

— Nous sommes déjà quatre.
— Ça ne fait rien, petit, on jouera à tour de rôle...

Il avait dit ces banalités sur un ton qui voulait être jovial, bon enfant.

La fixité dure de son regard indiquait que ce n'était pas à une partie de billard qu'il nous conviait.

Charley, auquel rien n'échappe, remarqua la mine maussade du Corse :

— Qu'est-ce que tu as, Marcel ? Tu veux encore faire des bêtises ?

L'interpellé ne répondit pas. Nous étions dans la rue. Sur le trottoir, quatre copains du Corse se joignirent à notre groupe en discutant dans le patois de l'île de Beauté pour ne pas être compris. On sentait qu'ils étaient d'avis partagés.

A deux ou trois reprises, Riton et Charley, s'inquiétèrent de l'endroit où nous nous rendions.

— Là où il y a des billards russes que je connais, répondit le Corse.

Ce fut dans un sous-sol proche du Palais de la Nouveauté que nous échouâmes en fin. Il n'y avait là aucun consommateur, et, en haut, le patron avait fermé la porte derrière nous.

J'étais assez inquiet sur l'issue de cette histoire. Marcel passe pour un « méchant » et souvent même un provocateur.

— Pourquoi n'as-tu pas été arrêté l'autre jour alors que tu avais de la « came » dans la valise et que plusieurs amis sont « tombés » ce jour-là sans être relâchés, eux...

Ce fut Charley qui se chargea d'expliquer les choses. Sans doute se méfiait-il de l'excitation de Riton...

Marcel écouta. Il parla en corse à ses collègues. Il nous questionna comme un juge d'instruction. Il s'étonna de notre présence au milieu d'affranchis.

— Des amis, précisa Charley Non-Ceil, des journalistes...

— Je vois ce que c'est, plaisanta le Corse en clignant son œil bordé de bleu, des curieux...

Et il nous tendit la main...

L'affaire était réglée.

Nous redescendîmes pour boire le « glass de l'amitié » et nous trinquâmes correctement.

Je ne devais plus de sitôt revoir Riton-les-yeux-bleus. Quelques jours plus tard, l'inspecteur M... devait se venger de son insuccès.

Charley, que j'ai rencontré ces jours-ci, m'a montré un bout de papier tout chiffonné, une lettre malhabile, mais émouvante, qu'il avait reçue de la Santé.

Pour obéir aux règlements qui spécifient que : « les détenus ne peuvent écrire qu'à leurs proches parents et tuteurs », Riton l'avait gratifié du nom de beau-frère et après s'être avec humour excusé de sa malchance, il signalait :

« Ton petit frère : Riton, 42, rue de la Santé, 4^e Division Cellule... Paris (14^e). »

JEAN BAZAL.

Charley m'a montré un bout de papier tout chiffonné, une lettre malhabile qu'il avait reçue de la Santé.



GANGSTERS D



Ce Chinois contrôle tout le commerce européen de l'opium.

IX (1).

Le « Père » de la drogue et les Chinois.

MARSEILLE, dit-on assez souvent, est une ville sans pudeur, une ville qui s'étale librement, avec tous ses chancres et toutes ses plaies.

Oui, sans doute. Mais il ne faut pas trop s'y fier. Par delà les chancres apparents et par delà les plaies facilement visibles, il doit y avoir pas mal d'autres choses, un monde d'autres choses... Soyez-en bien certains : par plus d'un côté, Marseille est une ville hermétique, secrète. Nul ne peut se vanter d'en connaître parfaitement le mystère, même et surtout pas la police... Car ce grand mystère, si l'on peut dire, est essentiellement mouvant. Il est fait d'une multitude de petits mystères en constante évolution. Tel groupe de trafiquants qui tient aujourd'hui ses assises dans l'un des bars dont la guirlande ceinture le Vieux Port les tiendra, demain, dans l'arrière-salle d'un hôtel borgne des environs de la gare Saint-Charles. Les cercles eux-mêmes se déplacent, et cependant ils supposent une installation, un matériel. Et les maisons clandestines d'illusions ! Et les fameux cinémas obscènes — qui après les projections lumineuses, offrent à leurs clients des visions vivantes auxquelles ils peuvent participer !...

Il est une chose, par exemple, dont nul n'a jamais pu pénétrer le troublant inconnu. Et c'est le secret du « Père »...

Nous avons parlé du trafic des drogues, du trafic de l'opium et de la neige. Nous avons même, les premiers, « débiné » un truc des plus réjouissant : celui du transfert des sacs de « confitures » des transats aux cargos caboteurs. Nous avons même raconté l'histoire du canot de la douane...

Mais nous n'avons pas encore vraiment parlé du « Père ». Et pour cause, il faut bien l'avouer. C'est que, pas plus heureux en cela que tous nos confrères, nous n'avons jamais pu ni le voir ni l'approcher. Existe-t-il seulement ? On finirait par en douter... Nous pouvons toutefois verser une étrange histoire au dossier.

Sur tous les paquebots qui font la Chine ou l'Indochine, vous trouverez au moins un passager pour vous parler, à mots couverts, de ce fantôme chinois qui contrôle tout le commerce européen de l'opium qui réside à Marseille, on ne sait en quelle retraite inexpugnable et qu'il faut appeler, faute d'un autre nom et selon l'usage : « le Père ». Albert Londres, voici quelques années, eut bien l'avis rencontré, vu, touché et palpé. Mais il s'aperçut, au dernier moment, qu'il n'en était rien. « Le Père »,

(1) Voir *Police-Magazine* n° 190 à 197.

à qui il apportait cependant des nouvelles de son fils, rencontré à Moukden, avait envoyé un émissaire à sa place. Celui-ci joua son rôle jusqu'au dernier moment de l'entretien, et finit par déclarer à notre grand confrère :

— Votre message sera transmis...

Mais voici notre histoire :

Les Anglais, car presque tout l'opium qui entre dans leur île passe par Marseille, avaient décidé d'en finir avec les Chinois. Pour cela, ils voulaient frapper à la tête... Ils lancèrent donc une brigade de leurs services secrets sur l'affaire. Et cette brigade, jusqu'à un certain point, fit une bonne besogne... Elle réussit, du côté de Nankin, à mettre la main sur un Céleste en mal de trahison. Celui-ci, pour une somme importante et surtout pour satisfaire une haine particulière, se fit fort de remonter jusqu'au « Père » et de le dénoncer. Comme il appartenait à la bande et qu'il semblait y occuper un haut emploi, la chose ne paraissait pas impossible. Il n'y avait qu'à le laisser faire et qu'à attendre... La brigade remonta sur Marseille et se donna l'apparence d'une escouade de touristes. Le moment venu, une lettre arriverait qui contiendrait toutes les indications utiles pour prendre l'oiseau au nid. La Sûreté locale, également alertée, se tenait prête à donner main forte.

Et la lettre arriva.

Il fallait cerner une construction industrielle, assez loin sur la route d'Aix, envahir les sous-sols et fouiller les caves. Trente hommes, à l'heure H, furent lancés vers la proie...

Mais nul ne trouva rien. Des caves où l'on avait certainement trituré de la confiture de pavots, car l'odeur si spéciale en flottait partout, mais rien de plus, même pas des araignées ou des rats, ce qui prouvait que le déménagement ne datait pas de bien longtemps. Il fallut rentrer bredouille.

Les Anglais, toutefois, eurent une assez belle surprise en rentrant à leur hôtel. Durant leur absence, on avait apporté, pour eux, un vaste coffre chinois, laqué de noir et décoré de dragons multicolores. Ils l'ouvrirent.

Le Céleste était là, couché sur le ventre, le visage portant sur un coussin de chardons. Il avait un poignard entre les deux épaules...

La Maison du Cordeau.

Sur le chapitre des boîtes clandestines, il y a évidemment beaucoup plus long à dire, encore que le risque soit grand de tomber dans les banalités et dans le déjà dit. Les boîtes clandestines sont à peu près partout les mêmes de Londres au Caire en passant par Paris, Rouen ou même Lyon, qui n'en manque pas. Elles sont internationales par essence. Leurs clients, qu'ils soient riches ou pauvres, appartiennent finalement à la grande famille des « tramps », comme disent les Britanniques, des « rouleurs » si vous préférez. A New-York ou à Canton, ils exhibent les mêmes visages de vices ou d'aventures. La couleur locale n'a pas le temps de prendre sur eux... Mais, tout de même, il y a l'histoire de la Maison du Cordeau.

Négro-les-Escarpins, qui était mulâtre, ce qui justifiait la première partie de son surnom et qui ne portait jamais d'autres

Le Céleste était couché sur le ventre et portait un poignard entre les deux épaules.

chaussures que des chaussures de bal, ce qui en justifiait la deuxième partie, nous avait proposé un marché :

— Cent balles, et je vous emmène chez Glaous...

— Chez Glaous ?

— Chez Glaous l'Algérien, à la Maison du Cordeau, quoi !... On vous en a jamais parlé ?...

Non. On ne nous en avait jamais parlé. Mais que risquait-on ? Cent balles, bien entendu, plus les faux frais. D'ordinaire, Négro-les-Escarpins ne vendait pas ses services. Il était donc bien à sec. Il y a des hauts et des bas dans le métier d'inverti. Les coloniaux n'avaient pas dû donner beaucoup la veille et l'avant-veille...

— Allons-y...

C'était assez loin, derrière la cathédrale, dans une impasse tranquille, mais louche, aux pavés en mu-seaux de chat et aux maisons assez sordides. Pas une lumière. Pas un bruit. Tout dormait du sommeil le plus innocent, bien qu'il ne fût pas onze heures... Nous avions laissé notre taxi à deux cents mètres de l'endroit, dans une avenue. Le Négro nous désigna une porte basse au sommet arrondi en ogive.

— C'est là.

Il poussa sur la porte, mais en pure perte.

— Ils ne nous auront pas vus, dit-il. Il faut passer.

— Un autre jour ?

— Non, tout de suite...

Il nous entraîna et nous fit refaire une centaine de mètres sur nos pas. Puis il nous ramena devant la porte en ogive qui, cette fois, céda tout de suite à sa poussée.

Un vieillard se tenait contre le mur du couloir, assis sur un escabeau. Une corde — un cordeau — sortait d'un trou creusé dans la pierre et s'enroulait à son bras. Le Négro sourit de nos sourcils en accents circonflexes.

— Vous n'avez pas compris ? Il y a un « filtreur », un peu plus loin, dans la rue. Je ne sais pas exactement à quel endroit. Ce doit être devant le bec de gaz. Il voit passer tous les gens qui viennent de ce côté-ci. Il connaît les habitués et les hommes de confiance, ceux qui peuvent amener du monde. Peut-on ouvrir ? Il tire sur la corde, qui doit traverser trois ou quatre bicoques avant d'arriver ici. Si le vieux dort, il le réveille. Et le vieux pousse la targette...

Singulière méthode. Elle valait d'ailleurs mieux qu'un mot de passe ou qu'un judas pratiqué dans la porte même d'entrée. Ces messieurs de la police pouvaient venir. C'était simple et d'une efficacité garantie. Il suffisait de l'avoir trouvé...

Dans la salle où le patron nous accueillit, il y avait dix ou douze personnes. Un vieux bonhomme, déguisé en matelot, qu'une quinte de toux pliait en deux sur sa chaise et à qui un « collègue » du Négro tendait un verre de menthe. Dans le fond, sur un canapé rouge de style Louis-Philippe, deux femmes, étroitement enlacées, dormaient ou semblaient dormir. Un client choisissait des disques, dans une boîte, près d'un phonographe dont on avait bouché le pavillon avec des serviettes... Le Négro était allé serrer des mains. Il vint nous rejoindre dans le coin où nous avait installé le patron.

— C'est tout, ton truc ?

— Attendez...

Il fit signe au patron :

— Tu prévoiendras, pour les lucarnes ?...

L'autre inclina la tête silencieusement. Une bonne heure s'écoula. Puis il y eut du remue-ménage dans l'entrée. On entendit des pas monter à l'étage, à gauche, par un escalier de bois qui devait être raide et qui craquait ignoblement. Des rires étouffés de femmes vinrent jusqu'à nous. Les enlacées se désenlacèrent et disparurent derrière le comptoir. On les entendit aussi monter à l'étage, mais par un autre escalier, à droite. Le garçon préparait des bouteilles de champagne et des verres... Du temps passa encore. Puis le patron apparut à l'entrée et regarda de notre côté.

— Ça va commencer...

On peut tout voir. Mais il vaut mieux ne pas voir ça, même et surtout les gens qui viennent là pour « regarder ». Des fous, assurément, des demi-fous tout au moins, et qui cherchent dans des visions d'accouplements immondes, des émotions que la nature leur refuse en toutes autres circonstances... Oh ! ces masques de délire et de damnation...

Marseille compte un nombre assez considérable de phénomènes, la chose est bien connue : nains, naines, femmes-trons, hommes-gorilles, hommes-squelettes... Comment ces gens-là gagnent-ils leur vie ? Quelques-uns la gagnent dans des « maisons » du genre de la Maison du Cordeau... C'est comme ça !...

— Ce patron, nous disait le Négro en regagnant l'avenue, ne pratique pas ce boulot depuis plus de deux ans. Sa pelotte est faite. Il se retirera bientôt. A moins que...

— A moins que ?...

— Il y a des embêtements, dans son métier. Oh ! pas du côté des pensionnaires. Ils sont bien calmes et bien tranquilles. Ça ne bouge pas plus que du bétail. Mais du côté des clients... De temps en temps, il y en a un qui casse sa pipe. Quelque chose leur pète dans la tête ou dans le foie, une petite veine, un petit nerf... Alors, il faut voir comme tout le monde se tire. En deux minutes, la baraque est nettoyée. Le patron reste seul avec le cadavre. Et il faut qu'il s'en débarrasse...

— Quels moyens emploie-t-il ?

— Ça dépend... Généralement, il se débrouille pour le transporter, encore chaud, dans la maison « régulière » la plus proche. On raconte que le client



DE MARSEILLE



Ci-contre : Gina appartenait à un homme de Toulon qui devait être d'origine italienne et qu'on nommait Carlo-le-Brun.

était avec une poupée... Mais ça coûte au moins vingt-cinq sacs...
Evidemment...

Justice rapide.

J'étais parti pour rendre visite au professeur Lépine (rien de commun avec celui de la faculté de médecine de Lyon), le Grand Détatoueur Universel, comme il se nomme lui-même modestement. Il habitait derrière la préfecture, m'avait-on dit, dans un petit pavillon relativement propre. Mais, en chemin, je rencontrai un inspecteur de police de ma connaissance.

— Si vous voulez assister à l'arrestation d'un « duraille », proposa-t-il...
— Ma foi...

En route, il m'expliqua :

— C'est la patronne de l'hôtel qui l'a donné pour une question de dix francs. Il s'est planqué dans la chambre de son amie, une petite boulotte qui « travaille » rue Saint-Ferréol à partir de neuf heures, le soir... Ça fait quinze jours qu'il est là-haut, avec une balle dans le bras. Naturellement, il faut qu'il mange. Et, naturellement, il faut que Boulotte monte les provisions. Et c'est cela qui a attiré l'attention de la patronne.

« Vous savez qu'il est défendu de cuisiner dans les chambres. — Je sais. Mais je ne cuisine pas. Rien que de la charcuterie. Que voulez-vous, les affaires sont moches. Je peux plus me payer le restaurant. Je veux bien vous donner un supplément. — Entendu. Trente francs par semaine. — Non. Vingt. — Trente, pas un sou de moins, ou alors : la porte... D'ailleurs, je voudrais bien la visiter, votre chambre. Je n'aime pas beaucoup vos façons d'emporter la clef chaque fois que vous sortez, ni de faire le nettoyage vous-même !... Tenez, tout bien réfléchi, ce sera cinquante francs de plus par semaine ! — Hein ? Vous voulez rire ? — Je ne rie jamais, moi, mademoiselle. » Etc., etc... Bien sûr, la patronne avait dû mettre l'œil au trou de la serrure. Elle n'ignorait certainement pas la présence de l'homme. Et elle essayait un petit chantage... La Boulotte n'a pas voulu ou n'a pas pu y satisfaire. En tout cas, le tuyau nous est arrivé ce matin par l'agent des garnis. J'ai trois hommes là-bas. Nous allons tenter le coup avant la nuit...

Comme nous arrivions à proximité de l'hôtel, la tête de la Boulotte passa à l'une des fenêtres du quatrième.

— Nous sommes sûrement repérés, constata l'inspecteur paisiblement.

— Parbleu ! Si vos agents n'ont pas pris plus que vous la peine de se cacher...

Il haussa les épaules :

— Croyez-vous que ce soit indiqué, ici ? Plus on se cache, plus on se fait remarquer. Vous pensez bien que notre homme n'est pas dépourvu d'amis. De toutes façons, on l'aurait prévenu. Alors ?...

Les trois agents buvaient des demis à la terrasse d'un petit bistrot, en face de l'entrée du meublé. Quand ils virent le chef, ils se dressèrent.

— On y va ?

Je m'assis à leur place. Mais je bondis aussitôt sur mes jambes. Les policiers n'étaient pas encore au milieu de la rue, et deux coups de feu venaient d'éclater, en bas, au rez-de-chaussée. L'inspecteur un automatique au poignet, se précipita vers la porte, suivi de ses hommes, et y parvint juste au moment où son gibier en débouchait.

— Un pas de plus et tu es mort !...

L'autre mit dans sa poche l'arme qu'il tenait encore à la main.

— Ça va, ça va. Je suis fait. C'est bon. N'empêche que je l'ai descendue, cette garce...

Il parlait de la patronne... En effet, il l'avait bien descendue. On la trouva derrière la table de la salle à manger qui lui servait de bureau, avec deux balles dans la tête...

L'un des policiers, le seul de l'équipe qui soit marseillais, me disait un peu plus tard, en buvant un pastis au Glacier :

— Elle devait finir comme ça, la patronne. Ça lui pendait au nez...

— ... ?

— Ça se fait pas, des choses pareilles... Quand on a cette mentalité là, il faut s'attendre à tout...

Marseillais avant d'être policier, on sentait que cet inspecteur, même s'il avait su la présence du pire des bandits dans son immeuble, sur son propre palier, n'en aurait rien dit à personne, surtout pas à son brigadier.

— Entre voisins, pas ?...

C'était derrière la cathédrale une impasse tranquille, mais louche.

— Hé va !... C'est pas ça qui empêchera la terre de tourner...

Du Grand Détatoueur universel à Gina la blonde.

C'est un instinct curieux que cet instinct de solidarité dont fait constamment preuve la population marseillaise, curieux dans son principe et curieux, surtout, dans ses manifestations. Le Grand Détatoueur, que j'allais voir le lendemain, m'en fournit un exemple à la fois baroque et touchant...

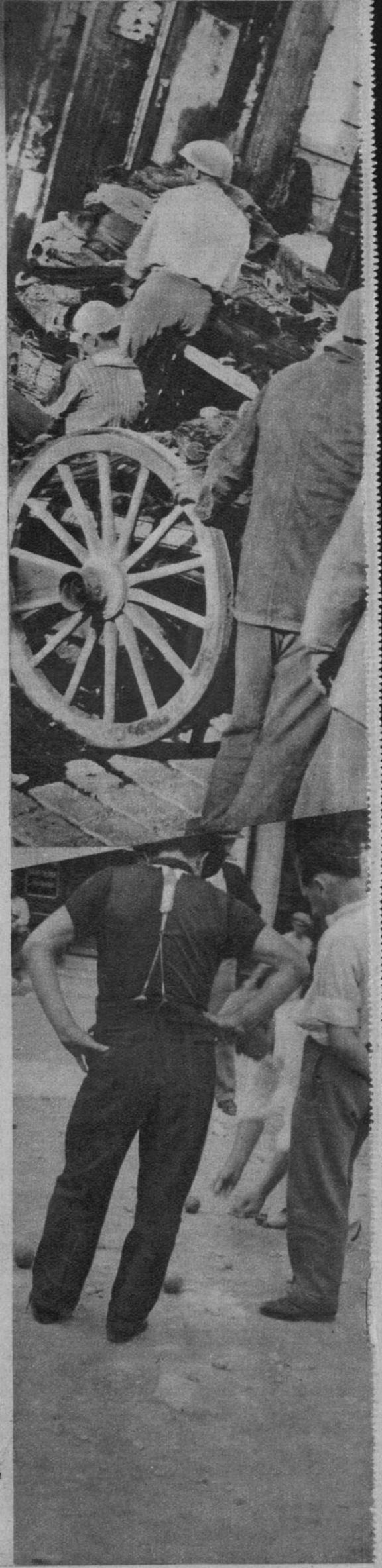
— Oui, monsieur, me confia-t-il avec un accent tellement excessif qu'il en paralysait imité, je suis un bienfaiteur de l'humanité. Seul en ce monde je suis parvenu à rendre inoffensif et indolore « l'effaçage » des tatouages. C'est scientifique, monsieur. Je les pompe, je les aspire avec des produits chimiques. J'ai beaucoup d'imitateurs. Mais nul ne possède la vraie méthode, la mienne. J'ai préparé un document où elle est exposée tout du long avec dessins, photos, procédés pour les différentes encre et les différents modes de piqûres, conseils, tours de mains et secrets. Le document est chez maître Rogier, le notaire. Quand je serai mort, il en fera don à la ville de ma part... Notez bien, monsieur, que je ne suis pas un égoïste. Vous pourriez me demander pourquoi je n'en fais pas profiter tout le monde tout de suite, de ma méthode ? C'est que je veux être seul, de mon vivant, à la pratiquer. On a ses vanités, n'est-ce pas ? On n'est pas parfait. Après, tous les médecins du monde pourront l'employer... Mais je vous disais que je n'étais pas un égoïste. Et je le prouve : quiconque veut se faire enlever un tatouage, grand ou petit, n'a qu'à venir à moi. J'opère gratuitement, j'opère gratis, j'opère pour rien, j'opère pour l'amour de Dieu et de mon prochain... Comme il ne serait pas juste que j'en sois de ma poche, je fais payer les produits, bien sûr. Mais je ne prends pas un sou de bénéfice, je vous le jure. D'ailleurs, tout le monde le sait. Vous n'avez qu'à demander aux voisins... Et croyez-moi, il y a bien des gens à qui ça rend service de se faire détatouer. Les femmes surtout... Tenez, le mois dernier, j'en ai eu une qui s'était fait écrire un beau petit : « J'aime Maurice pour la vie », sous le sein, en rond...

Il riait dans sa barbe de Tartarin :

— Je vous demande un peu ! « J'aime Maurice pour la vie » !... Justement, son nouveau « pour la vie » s'appelait Gustave... Mais elles sont toutes les mêmes. J'en ai opéré une qui avait un œil sur le ventre. Elle avait fait un drôle de métier, dans sa jeunesse. Mais elle s'était rangée et elle allait épouser un percepteur en retraite. Je lui ai enlevé son œil. Elle voulait me donner cinq cents francs, monsieur, mais je les ai refusés. Pour le principe... C'est comme cet Anglais...

Mais je l'interrompis :

— En somme, c'est par altruisme que vous opérez tout ce monde-là, gratuitement, par charité chrétienne et par apostolat...
— Tout juste...
— Mais dites-moi, vous ne devez pas gagner beaucoup d'argent à ce métier ?
— Ben, vous savez, il y en a de plus malheureux...
— Mais alors, si vous ne touchez pas de salaire, c'est qu'on vous fait des cadeaux ?...
Il poussa un cri d'indignation.
— Jamais. Je vous l'ai dit : je les refuse.
— Alors je ne comprends plus...
— Mais les tatouages, monsieur, les tatouages !... Car je suis tatoueur aussi. Ne le saviez-vous pas ?
Il n'y a qu'en l'antique Phocée qu'on puisse rencontrer cette variété de doux plaisantins, d'ailleurs inconscients. Leur sincérité, si l'on peut dire, n'a d'égale que leur conviction. Ils évoluent en pleine contradiction avec tant de candeur et de bonne foi qu'on en demeure désarmé et pantois. Mon détatoueur faisait profession de condamner le tatouage. Mais il en vivait avec une quiétude ingénue, parfaitement en paix avec lui-même et si touchant d'heureuse simplicité !... Du cynisme ? Allons donc ! Le Marseillais, — le vrai — n'est jamais cynique. Il serait plutôt naïf. Mais n'insistons pas. Nous nous ferions lapider...
Et que de traits de désintéressement authentiques, même parmi cette pègre du vieux port, même parmi ces trafiquants de drogues et de femmes, même parmi ces satanés joueurs du couteau et du « feu ».
Celui-ci, par exemple, que je dois à l'inspecteur marseillais dont je citais, plus haut, quelques significatifs propos.
Gina était une blonde passive, très douce, aux traits fatigués, mais réguliers et jolis. Elle appartenait à un homme de Toulon, qui devait être d'origine italienne et qu'on



(Suite page 11.)

GEORGES SAINT-BONNET.

ТАЧЕКА

Du point de vue de la technique policière, le Guépéou de la Russie soviétique ne le cède en rien à l'Okhrana de la Russie tsariste dont j'ai, ici même, dernièrement, démonté le mécanisme afin de mieux voir comment il fonctionnait.

Et quant à la somme d'aventures qui constitue le pain quotidien de ceux qui dirigent ce que j'ose appeler la première police du monde, c'est tout simplement effarant !

Disons, sans plus attendre, que, lorsque Dzerjinski créa la fameuse « Commission extraordinaire Panrusse pour la lutte contre l'espionnage et le crime » par abréviation la Tcheka, il disposait de deux employés et d'une vieille auto. Aujourd'hui, le Guépéou qui a pris la suite de la Tcheka s'appuie sur une force évaluée à 400 000 hommes. Chapeaux bas !

Comment cela s'était fait ? Pour dire vrai, en cette fin d'octobre 1917, le pouvoir des Soviets n'était encore reconnu que par un ou deux régiments de la garde rouge. Les fonctionnaires étaient en grève, la banque d'État refusait de payer les mandats du nouveau gouvernement, les offices publics étaient fermés et des bandes de pillards circulaient librement dans les rues.

Dans une salle d'hôpital de Pétrograd gisaient deux malades de qualité, deux ministres libéraux du gouvernement provisoire : Kokochkine et Chincharov. En pleine nuit, sous la conduite de quatre matelots, une équipe de personnages louches, comme il en apparaît toujours dans les périodes troubles, fit irruption dans la salle ; les deux vieillards furent arrachés de leur lit, traînés dans la rue et mis en pièces.

Ainsi débuta la terreur : tout le premier le gouvernement soviétique s'emut de cette inutile atrocité. Quelques jours plus tard paraissait un décret édictant que la seule Tcheka, fondée pour la circonstance, « disposerait des pouvoirs répressifs de la Révolution ».

Ils n'étaient que trois, ils n'avaient qu'une vieille voiture, mais, en moins de six semaines, 1 200 voleurs, pickpockets, pillards ou assassins furent, par leurs soins, précipités du haut des quais dans les eaux noires de la Néva.

Celui-là même qui arrêtait un coupable le jugeait et l'exécutait, séance tenante, de la façon la plus expéditive qui soit.

Puis les cadres se constituèrent un peu moins sommairement.

Le camarade Ouritski, jeune homme de

vingt-quatre ans, fut choisi par Dzerjinski pour présider aux destinées de la section de la Tcheka de Pétrograd. Lui-même, Dzerjinski prenait le train pour Moscou où la besogne n'était pas moins urgente et compliquée.

Il ne s'agissait encore que de pourchasser et de punir les coupables.

Le second soir qu'il venait d'inaugurer ses nouvelles fonctions, Ouritski se rendait au pensionnat de Smolny, à la fois siège du Soviet central et de la Tcheka, quand de sombres figures arrêtaient sa voiture :

— Dites donc, camarade, votre pelisse nous plaît ! Voulez-vous qu'elle réchauffe nos épaules ? D'ailleurs, votre auto aussi ferait bien notre affaire !

Quelques canons de revolver luisaient méchamment dans l'ombre.

Ouritski n'eut d'autre ressource que de descendre de voiture, de défaire sa pelisse et de filer sans demander son reste.

Arrivé à Smolny, il conta sa mésaventure à qui voulait l'entendre. Etre chef de la police et se voir dépouiller en pleine rue, ce n'était pas banal assurément.

Tout en l'écoutant, Lénine endossait sa pelisse et regardait Ouritski d'un œil narquois.

— Vous faire voler votre pelisse, vous, Ouritski ! Ah ! la bonne histoire.

Ce disant, il porta la main à sa poche et changea de visage : son portefeuille et son revolver avaient disparu.

— Camarade Ouritski, on vous a pris votre pelisse dans une ville placée sous votre contrôle ; eh bien, dans la maison que vous commandez, on m'a pris mon revolver ! (1).

Avant que la semaine ne s'écoulât, Ouritski avait lancé une proclamation à tous les anciens fonctionnaires de l'Okhrana tsariste, les invitant à reprendre du service dans la Tcheka.

Inutile d'ajouter que cet appel aux techniciens fut largement entendu.

Le 1^{er} janvier 1918, la Tcheka comptait, à Pétrograd, 1 500 policiers et, à Moscou, à peu près autant. Les deux tiers avaient servi d'autres maîtres, sous l'ancien régime. N'empêche que la nouvelle organisation allait, sous leur impulsion, prendre une figure qu'elle n'aurait peut-être jamais eue sans cela. On ne rançonnait plus les chefs bolcheviks dans la rue.

**

Pendant une année, les principales occupations de la Tcheka furent les conspirations incessantes qu'elle devait instruire et déjouer. Souventes fois d'ailleurs, elle ne se privait pas d'en monter, histoire de se faire la main... A compiler les statistiques de ces

(1) Cette anecdote très authentique a été racontée dans les Mémoires d'Ouralow, témoin oculaire du fait.

La soupe des prisonniers.

Au-dessus : La cartothèque de la Tcheka.

Ci-contre : Fiches de condamnés à mort.

complots, publiées par les bolcheviks, on a l'impression que la Tcheka ne tarda pas à témoigner d'une réelle habileté dans le domaine de la police appliquée à la politique : complot de Russes-blancs, de soviets militaires, de révolutionnaires antibolcheviks, voire de bolcheviks mécontents, sans compter la place qu'il fallait accorder aux entreprises des puissances étrangères dont les espions foisonnaient tant à Pétrograd qu'à Moscou. Aussi bien, les chefs des partis adverses ne manquaient pas de décision ; témoin l'« expropriation » à main armée du trésor soviétique réalisée en moins d'une heure et qui rapporta aux socialistes révolutionnaires, une bonne quinzaine de millions.

Or, la Tcheka, éperonnée par le pouvoir central et narguée par ses ennemis, n'avait nulle envie de sombrer dans le ridicule. Elle préféra frapper sans discernement plutôt que de se laisser bafouer. En vue de tirer une vengeance éclatante du coup de force des socialistes révolutionnaires, elle fit arrêter plusieurs centaines d'opposants politiques, tandis que Dzerjinski lançait, de Moscou, son terrible cri : « La terreur massive à l'ordre du jour ! »

Ouritski, à Pétrograd, ne voulut pas être des derniers à agir. Le même jour il appliqua sur tout son district ce qu'il appela : « le système des arrestations de sécurité ». C'est par fournées et sans distinction d'opinion que les suspects étaient jetés dans les in-paces de la vieille forteresse Pierre-et-Paul.

Un matin, on exécuta vingt-et-un élèves israélites de l'Académie Militaire parmi lesquels un jeune officier nommé Perlzweig.

La condamnation de Perlzweig devait coûter cher à Ouritski puisqu'à un mois de là un ami du jeune officier, juif et élève de l'Académie Militaire comme lui, se présentait chez le chef des tchékistes et l'abattait d'une balle au milieu de la face.

Le même soir de cette journée du 30 août 1918, à Moscou, cette fois, une étudiante juive Dora Kaplan, décidée à venger ses frères, tira sur Lénine qui ne fut que légèrement blessé au bras.

Биографический листок
 На арестанта приобщающего в. Харьковскую губернию
 Имя отчество: Сидорова
 Дата рождения: 1900
 Место рождения: Харьков
 Образование: Граматный Матри-рациональный Иерархический
 Профессия: Копировальщица
 Семейное положение: Женщина
 Дети: 1
 Индекс на родине: Харьков
 Индекс в тюрьме: Харьков
 Индекс в ссылке: Харьков
 Индекс в лагере: Харьков
 Индекс в тюрьме: Харьков
 Индекс в ссылке: Харьков
 Индекс в лагере: Харьков
 Индекс в тюрьме: Харьков
 Индекс в ссылке: Харьков
 Индекс в лагере: Харьков

ЖУРНАЛ
 Заседания: Безупречной
 Чрезвычайной Комиссии по борьбе с контр-революцией, спекуляцией и преступлениями по должности
 Месяца: ноябрь Дня: 1919 года
 №: 4
 Присутствовали: Торосавцева

№ по порядку	Слушали.	Постановили.	Стенда с исполним.
1	<u>Сидорова</u>	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>
2	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>
3	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>
4	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>	<u>Харьков</u>

C'en était assez pour jeter la panique dans le clan des maîtres de l'heure. C'est alors que, pour les rassurer, Dzerjinski fit une proposition qui devait faire trembler toute la Russie en même temps qu'elle secouerait l'Europe et le monde d'horreur et d'indignation. Dzerjinski envoya à toutes ses Tchekas locales un ordre leur prescrivant de grever la « population bourgeoise » de chaque ville ou village d'un « impôt du sang ». Cela signifiait qu'un tiers des prisonniers, hommes, femmes et enfants seraient exécutés et que les deux autres tiers seraient gardés comme otages, en prévision de futurs attentats.

L'ordre fut exécuté avec une ponctualité toute mathématique, nous a affirmé



M. Melgounov qui vécut ces tragiques moments.

La terreur inspirée par la police politique allait prendre, dès cette époque, une signification nouvelle.

Nous n'avons pas ici à nous étendre sur les entreprises de la Tcheka. Il est certain que Dzerjinski — il s'en vante lui-même, nous dit M. Essad Bey, son historien — inventa une machine qui ne s'embarrassait pas de sentiments : un appareil d'anéantissement en quelque sorte automatique. Il est d'ailleurs bien établi qu'à côté des partisans soviétiques et qu'à côté des policiers de métier ou de ceux qui se sentaient la vocation, s'agitait une bande de sadiques, d'agités et d'imposteurs de tout genre. Les Tchékas, depuis la section Centrale qui siégeait rue Loubianka à Moscou, jusqu'à la moindre section locale de village fourmillaient de ces éléments indésirables qu'une nation plus disciplinée se serait empressée de traiter en hors-la-loi.

Quant au Collège Supérieur, composé de six membres et dirigé par Félix Dzerjinski, il était trop habitué à considérer la vie et les choses à travers le prisme des théories abstraites pour ne pas se laisser égarer par le côté politique de sa mission. La tâche de défense du régime occupa même de plus en plus Dzerjinski et ses collaborateurs.

A cette époque, qui va de 1920 à 1925 le quartier général de la Tcheka comprenait déjà, à Moscou, de nombreuses subdivisions qui s'étendaient sur toute la longueur de la rue Loubianka et débordaient sur quelques rues adjacentes. Il y avait d'abord les bureaux, où logeait l'administration proprement dite avec, au 3^e étage d'un immeuble, le bureau de Dzerjinski où s'entassaient les rapports d'agents, les notes confidentielles visant les principaux ennemis des Soviets ainsi que les fonctionnaires jugés douteux ou dont l'activité laissait à désirer. Quatre casernes, pleines de troupes lettones et de gardes tchékistes coiffés de légendaire képi noir, formaient un solide rempart et contribuaient à isoler le Collège Supérieur du monde extérieur. Au centre du quartier, se dressait un édifice neuf de cinq étages dont les quatre derniers étaient aménagés en cellules. Le premier, divisé en bureaux d'instruction, comportait, en outre, une vaste pièce dite : salle du Tribunal Extraordinaire. C'est là que se décidaient les arrêts de mort, que l'on délibérait sur les mesures à prendre pour combattre les adversaires du régime, de là enfin que descendaient vers les caves blindées, les condamnés à la peine capitale.

La procédure de la terreur se terminait quand le condamné était conduit à la cave et remis aux mains des bourreaux. Ceux-ci, des hommes sans nerfs ni sentiments d'aucune sorte, s'acquittaient de leur besogne comme des automates, assurés en échange d'être entretenus pour la vie. En effet, après un certain nombre d'exécutions, leurs chefs les pourvoyaient d'un poste de tout repos dans quelque administration lointaine. Pour leur éviter, par la suite, des ennuis, on ne les désignait que sous des sobriquets ; quelquefois de simples numéros couvraient leurs fonctions.

Le plus connu parmi les bourreaux est le n° 143, un grand gaillard de cosaque de l'Oural qui a livré lui-même son nom en écrivant ses confidences. Il s'appelle Pankratov et affirme avoir participé à plus de deux mille exécutions, ce qui constitue déjà une performance. Il est vrai qu'il était passé maître dans son art et ses pratiques n'avaient pas à se plaindre de sa prompte habileté.

Ponctuel avant tout, Pankratov se rendait chaque après-midi au bâtiment que je vous ai décrit. Il faisait le tour des étages

avant de passer dans le bureau d'un certain Oberoff, comptable de la Tcheka, prendre la liste des condamnés. Les cellules donnaient sur des galeries à l'extrémité desquelles un escalier conduisait à la sinistre cave.

Pankratov, escorté d'un piquet de gardes, faisait ouvrir les portes. D'une voix de stentor, il égrenait sa liste, ajoutant après chaque nom : « avec ses affaires ».

Puis, les prisonniers étant au complet, Pankratov gagnait la cave et préparait ses instruments : une demi-douzaine de simples revolvers d'ordonnance, tous chargés.

On lui descendait tout son monde, un par un. Un coup de revolver dans la nuque était le moyen qu'il avait jugé le plus expéditif. L'exécuteur des hautes œuvres ne craignait pas le surmenage.

Ménageons ceux de nos lecteurs qui ont les nerfs sensibles. A la longue, la terreur de la Tcheka et de ses innombrables sections poussées sur le sol de la Russie, pesa aux épaules des dirigeants soviétiques. Aussi bien d'ailleurs, la guerre civile s'était éteinte et, visiblement, on pillait, on volait, on rançonnait beaucoup moins les passants sur les routes. Les bandes avaient à peu près disparu et les adversaires du régime s'étaient réfugiés à l'étranger.

Le calme revenu, la « Commission Extraordinaire » perdait sa raison d'être, les anciennes méthodes étaient également.

Le 15 novembre 1923, le Comité Central exécutif de l'U. R. S. S. mit donc à l'ordre du jour la création d'une Administration politique de police d'Etat (initiales en russe : G. P. O.). En deux mots comme en cent, on remplaçait la Tcheka dont la mission, son nom l'indiquait, ne pouvait être que temporaire, par un organisme mieux étudié, plus au point, définitif : une vraie et solide police d'Etat.

Dans la pratique, tout l'état-major de la Tcheka passa instantanément au service du Guépéou. Et, un matin, les Moscovites appelés rue Loubianka virent, accrochés aux immeubles, des enseignes toutes neuves : « G. P. O. ». Il en fut de même dans les Tchékas de province, puis, les réformes extérieures accomplies, on travailla dans le plus grand secret aux transformations intérieures.

Des écoles furent créées et c'est parmi les anciens officiers et sous-officiers de l'Okhrana qu'on alla chercher des professeurs. Deux sortes de cours prévalaient : le premier concernant la police proprement dite, l'autre l'administration judiciaire. Une classe spéciale, à laquelle n'assistaient que des élèves de chimie, triés sur le volet, s'occupait de l'éducation des futurs spécialistes de l'identité judiciaire.

Au siège central, des bureaux avaient remplacé les cellules ; la cave blindée elle-même avait été aménagée en « cartothèque ». Cinq cents employés y travaillaient à réunir et à classer des dizaines de milliers de fiches signalétiques.

L'ensemble avait désormais l'aspect d'un important ministère. Et Dzerjinski s'affairait dans les étages, stimulant le zèle de chacun, veillant à ce que tout fonctionnât normalement. Parfois il disparaissait pour une semaine ou deux. C'est qu'il se rendait au musée de Pétrograd où avaient été rassemblées dans un ordre parfait les volumineuses archives de l'Okhrana. Là, des jours entiers, de compagnie avec deux ou trois ex-chefs de la police des Tsars, il étudiait sous ses moindres aspects ce qui, de mémoire d'homme, constitue le plus curieux mécanisme policier d'une nation.

Son idée était de calquer, au profit du Guépéou, et tout en dotant ce dernier des perfectionnements de la technique moderne, l'organisation de l'Okhrana. Disons qu'il y réussit au delà de ses propres espoirs. Le Guépéou peut, grâce à son obstination, se flatter d'être aujourd'hui la première institution policière du monde.

(A suivre.) MAURICE LAPORTE.

Après une exécution dans une des sinistres caves de la Tcheka.

Gangsters de Marseille

(Suite de la page 9.)

nommait Carlo-le-Brun. Cet homme, bien qu'elle fût une « gagueuse », la brutalisait sans cesse et ne lui accordait pas la moindre douceur. Même pas le droit de passer la soirée au cinéma une fois par semaine. Huit heures de sommeil, rigoureusement chronométrées. Tout le reste, sauf le temps des repas, au boulot sur les trottoirs du périmètre de la Bourse.

Un jour que ça ne marchait pas, Carlo-le-Brun entreprit de corriger son esclave — le mot n'est pas trop fort — au coin de la rue Beauveau et de la place du Théâtre-Municipal. Un homme de l'équipe des Marseillais pur sang vint à traverser le coin :

— Passe la main...
— Occupe-toi de tes affaires...
— Ça va. Espère un peu...

Il s'en alla, mais revint bientôt, flanqué de quatre de ses collègues. De la rue, derrière le théâtre, il siffla Carlo-le-Brun qui était rentré dans son hôtel. Les quatre « collègues » s'étaient planqués dans l'ombre.

— Toujours aussi fada, hé, le macaroni ?...

L'autre ouvrit ses volets :
— Va baver plus loin...
— Descends donc, on va s'expliquer !...
— Plutôt que je me dérange...
— Bien trop trouillard...
— Trouillard ? Je vais te rentrer dans la gueule...

Il referma ses volets. Quelques secondes plus tard, on l'entendait descendre dans les escaliers. Il courait, furieux, prêt à la bagarre. Il jaillit de la porte. Les cinq hommes le ceinturèrent.

— Voilà, lui dit le premier. On ne veut pas te faire de mal. Mais tu es une ordure. On a décidé de t'enlever Gina ? A partir de maintenant, elle est libre. Nous la prenons sous notre protection, nous cinq. Si tu y touches, une balle dans le tarin...

Ce qui devait arriver arriva. La première chose que fit Carlo-le-Brun en remontant, ce fut de flanquer une nouvelle raclée à « sa femme », pour bien affirmer son droit de propriété. Elle poussa des cris qu'on entendit de la rue, ce dont nul ne s'émut outre mesure, il faut bien le dire. En tous pays latins, ces sortes de démonstrations conjugales ou extra-conjugales ont lieu dans les meilleures familles... Seule leur fréquence exagérée attire la réprobation... Le lendemain matin, toutefois, la sanction prévue fut exécutée...

Il était midi. Carlo-le-Brun traversait la placette, derrière l'Opéra. Gina, les yeux bouffis, marchait à ses côtés. Un coup de feu claqua, un seul. Et ce fut bien suffisant. Le macaroni avait vécu...

— C'est quelqu'un qui a tiré d'une fenêtre, dirent les gens du quartier aux gardiens de la paix lorsqu'ils arrivèrent.

— De quelle fenêtre ?
Cela, personne ne le savait. Chacun désignait la rue d'un geste circulaire.

— De par là...

Un enfant, qui avait bien vu, comme tout le monde, mais qui ne savait pas encore, le pauvre mignon, vouloir rendre service :

— Moi, je sais. C'était...

Il levait son bras, comme à l'école lorsqu'on veut parler. Mais sa mère lui donna une tappe sur la main :

— Veux-tu te taire, espèce de nigaud !... De quoi ça se mêle ! Les enfants bien élevés la bouclent, quand on ne leur demande rien...

Les agents savaient parfaitement à quoi s'en tenir. Ils n'insistèrent pas. Les inspecteurs non plus. Le commissaire pas davantage... Et Gina put dormir des dix heures d'affilée et se payer du cinéma autant qu'elle le voulut.

Il y a aussi l'histoire du marchand de pommes de terre en demi-gros, de la place...

mettons de la place d'E... Racontons-la rapidement.

Ce brave homme n'avait jamais eu de chance. Il travaillait du matin au soir et même du soir au matin comme une brute. Mais toujours le sort lui était contraire. Quoi qu'il entreprenne, ça tournait mal. Sa marchandise se gâtait. Ses clients ne payaient pas leurs traites. Son banquier lui refusait de l'escompte. Et cependant il ne méritait pas ça. Les barbeaux du coin, qui le connaissaient bien, car on le voyait toujours devant sa porte en train de charger ou de décharger des sacs, finirent par s'occuper de lui.

— C'est pas juste, s'étaient-ils dit. Il faut qu'on arrange ça. On va lui « dégouter » un commanditaire.

Ils s'en furent trouver le tenancier d'un gros cercle, dont ils étaient les clients.

— Il faut prêter cinquante billets à un tel, sans intérêts. Il te remboursera au bout d'un an, à la petite semaine. C'est un brave homme. D'ailleurs, tu as notre parole. S'il ne te rembourse pas, on est là.

Le tenancier pensa certainement qu'ils étaient un peu « jobards ». Mais il allongea l'argent. Depuis, les affaires du marchand de pommes de terre — gros et demi-gros — se sont mises à bien aller. Le bonhomme est à l'aise. On peut le voir, chaque soir que le bon Dieu fait, jouer une petite belote avec les barbeaux ses amis, au bistrot de la place d'E... Mais ces messieurs n'ont jamais accepté qu'il paye une tournée, à moins de l'avoir perdue...

En deux mots...

Sur ce, il faut conclure.

Et notre conclusion sera simple :

Marseille est une ville comme les autres, qui comporte son bon et son mauvais. Seulement voilà : le mauvais, qui est aussi le pittoresque, est ce dont on parle le plus. Constitué de la seule partie vivante, agissante et remuante de la ville ? Est-ce lui qui lui donne, sinon le ton fondamental, du moins la couleur apparente ?... Pas exactement, Marseille, sur ce point, est victime d'une erreur d'optique. Mais, bah ! l'immense majorité des Marseillais s'en moque.

— Hé va !... C'est pas ça qui empêchera la terre de tourner...

Pourvu qu'ils gagnent gentiment leur vie, que leurs enfants poussent bien, qu'ils aient bonne table en toutes saisons, ventre au chaud en hiver et pastis bien frais en été, c'est l'essentiel. Pour le reste, leur sympathie, il faut le constater, va plutôt aux mauvais garçons qu'à la police. C'est physique. Qu'un gardien courre après un voleur, dans la rue, et c'est aux jambes des gardiens qu'on jettera les paniers des étalages. Cela se fera tout seul. Nulle part, en toute innocence d'ailleurs, population ne prend plus de plaisir à voir rosser le commissaire...

C'est que — il ne faut rien cacher — Marseille, pour l'indigène, est une ville très sûre. Pas de mauvais coups à attendre de qui que ce soit. On peut dormir sur ses deux oreilles... Mais oui. La population flottante des gangsters vit sur l'étranger et de l'étranger, c'est-à-dire sur elle-même et d'elle-même.

Elle ne travaille jamais sur l'habitant, sur le voisin, sur le « collègue », sur le petit... Les drames du milieu ne font de victimes que dans le « milieu ». Ils n'atteignent pas le bourgeois ou le commerçant...

Et tenez, on fait couramment, à Marseille, une chose qu'on ne pourrait pas faire à Paris... Comme il n'y a pas de concierges aux immeubles, chaque locataire, en principe, a son « passe » pour entrer la nuit. Mais, comme les passes se perdent ou s'oublent, pour tout simplifier, on ne ferme jamais la porte !...

G. S.-B.

Prochainement nous commencerons la publication d'une remarquable enquête de :

Georges SAINT-BONNET LES FOUS EN LIBERTÉ !

Des êtres que la folie domine et qui vaquent librement à leurs occupations, circulent parmi nous, menacent notre tranquillité, notre existence.

Chaque jour, des crimes effroyables sont commis par eux.

On emprisonne certains fous quand il est trop tard et qu'ils ont commis d'atroces forfaits. Comment défendre la Société contre ces criminels inconscients ?

Quelles sont les armes dont dispose la justice à leur égard ?

Est-il possible de les rendre plus puissants et de prévenir les actes insensés des fous en liberté par des mesures énergiques ?

LA SENSATIONNELLE ENQUÊTE DE GEORGES SAINT-BONNET

LES FOUS EN LIBERTÉ !

étudie dans le moindre détail ce problème angoissant, cite des faits atroces, s'appuie sur des documents uniques, conte des anecdotes inédites qui constituent un faisceau d'arguments puissants qui militent en faveur de la réforme immédiate de la législation sur les aliénés.

LA BELLE DE CIMIEZ

SON " COUSIN " ET SON " ONCLE "

NICE

(De notre envoyé spécial.)

C E drame pourrait prendre pour titre : « La revanche de l'amant de cœur » ou encore « La réhabilitation du gigolo ». Pour une fois l'adolescent profitant de la bourse bien garnie de sa maîtresse n'a pas joué jusqu'au bout le rôle ingrat que la tradition veut qu'il interprète.

Mais ne nous leurrons pas, si le meurtre de M^{me} Graz, tuée par son vieil ami Arribat, a été d'office classé dans les « drames passionnels », jamais il n'aurait été possible au beau Nino Bardano, s'il avait été l'assassin, de faire entendre qu'il avait agi par amour. Son crime aurait été catalogué sans plus : « drame crapuleux »...

La morale veut qu'il en soit ainsi... Vous imaginez bien que cette affaire à sensation n'a pas été sans déchaîner les passions au pays du soleil. Au fait, pourquoi tant épiloguer ? M^{me} Graz était une grande coquette et elle a payé tout simplement chèrement les quelques fourrures et robes de luxe dont elle avait toujours rêvé de parer sa jeune beauté.

Oui, Helena-Yolande Graz était fort jolie. Grande, élancée, la bouche délicate, le regard profond comme une caresse de velours, le sourire indéfinissablement prometteur, le climat de la Côte d'Azur lui seyait à ravir, je veux dire que les fleurs, l'éclat du soleil, les parfums qui flottent dans l'air méditerranéen, le faste des plages de la côte, la beauté des autres femmes n'atténaient en rien ses charmes ; au contraire, ce cadre de lumière et de luxe semblait un écrin tout indiqué pour mieux faire valoir sa jeunesse et le mystère troublant de sa grâce.

Elle était fort jolie, mais point sage. Yolande Graz ne recevait pas beaucoup d'argent de son mari, mais, étant enfant, on ne lui avait pas inculqué le goût d'une morale trop sévère...

Et, à trente-quatre ans, magnifiquement épanouie, elle profitait de la vie, de l'amour, des hommes...

Pourquoi lui jeter la pierre ? Passer ses après-midi dans son appartement de Cimiez, seule ! Aller parfois retrouver une vieille amie sage et prude, devant une tasse de thé ! Faire du triot ! Passer devant les vitrines des magasins sans jamais rien acheter ! Ne voir son mari qu'à l'heure du déjeuner, puis tard le soir ! Vivre seule enfin et sans joie... tout cela était bien au-dessus de ses forces.

Elle ne chercha même pas à lutter. Elle s'amusa. On la voyait dans les dancings, les salles de jeux, les bars à la mode.

Le soir, elle rentrait un peu essouffée quelques instants avant son mari.

— Regarde... regarde, lui criait-elle dès son arrivée, regarde... cette magnifique fourrure, encore une occasion, mon chéri... Crois-tu que ta petite femme est débrouillarde... J'ai acheté ça pour une bouchée de pain... et cela ne te coûtera rien... J'ai pris l'argent sur ce que je gagne chez la lingère...

J'avais oublié de préciser que M^{me} Graz pour expliquer ses fréquentes absences et ses débauches vestimentaires, était de connivence avec une lingère qui était prête à jurer sur tous les saints à ce brave M. Graz que sa femme travaillait chez elle.

M^{me} Graz, d'ailleurs, ne s'encombrait pas de précautions superflues. Elle avait réduit la prudence à son strict minimum. La lingère était le seul paravent cachant sa vie amoureuse. Yolande recevait même chez elle son ami « sérieux » que, dans un reste de pudeur instinctive, elle appelait bien fort devant sa bonne :

— Mon petit oncle chéri !...

C'était charmant et très famille...

Pour ne jeter aucune fausse note, l'amant de cœur se transformerait en un cousin doré... et comme il lui était difficile de prétendre à une parenté plus étendue, les « visiteurs » de passage, toquée d'un jour, étaient sur-le-champ sacrés par M^{me} Graz « pédicures ».

M^{me} Graz changeait souvent de pédicure. La femme de ménage n'était point dupe cependant, mais elle était stylée...

Comment, s'écrieront, ceux dont l'âme est simple, comment M. Graz ne découvrit-il pas le pot aux roses ? A cela nous répondrons qu'ainsi que beaucoup de maris il n'y voyait que du feu...

Tout cela n'était peut-être pas très moral, mais est en revanche assez courant...

Le Midi ensorcelle les esprits et brûle les corps de la chaude caresse de son soleil. Encore est-ce assez rare de voir s'entendre aussi parfaitement un oncle, sa nièce et le cousin de celle-ci...

L'histoire aurait pu s'éterniser sur le plan du bonheur, elle n'aurait pas eu de fin et personne n'aurait songé à s'en faire le conteur...

Mais un jour, vers la fin d'une ardente après-midi, M^{me} Graz était assassinée.

Il était huit heures du soir. M. Graz avait quitté une heure plus tôt son magasin d'accessoires pour automobiles situé avenue du Maréchal-Foch. Il avait pris un apéritif en compagnie d'un ami à une des terrasses ombragées de l'avenue de la Victoire... Au moment où nous le retrouvons, il va atteindre le 15 du boulevard de Cimiez dans les premières pentes de la route qui mène vers la colline fleurie.

Le 15 était un bel et grand immeuble. Déjà M. Graz glisse sa clé dans la serrure. Il sent une résistance... Il sonne, personne ne répond.

Il lui paraît assez singulier que sa femme ne soit pas rentrée et qu'une autre clé obstrue la serrure à l'intérieur...

Il appelle le concierge, M. Parigi, à l'aide. M. Parigi est un habile homme ; sans trop de difficulté, il arrive à ouvrir la porte.

L'appartement semble désert. Le vestibule, la chambre, la salle à manger, la cuisine sont vides.

— La clé qui était à l'intérieur est celle de ma femme, murmura M. Graz. Cela m'étonne qu'elle ne l'ait point emportée... Elle a dû l'oublier...

Et c'est machinalement que le pauvre homme poussa la porte de la salle de bain.

Là, par terre, la tête reposant sur un petit meuble, les bras déjà raidis le long du corps gisait M^{me} Graz, morte.

Un petit trou à la tempe. Une douille de balle de revolver dans la baignoire. Un cadavre !...

Elle était morte, et ses traits étaient pleins de douceur. Elle avait une de ses belles robes... Elle allait sortir, et, dans ce cabinet



Le mari et la sœur de Yolande Graz suivant le cercueil de la victime.

de toilette rempli de son parfum, elle se faisait une dernière « beauté ». En s'écroulant, un pan de sa robe s'était relevé, découvrant une jambe fine et le coin de dessous soyeux...

Une heure plus tard, la police constatait le crime.

L'arme, un revolver, avait disparu. Le fait qu'on ne trouverait aucune trace de lutte, ni d'effractions, que le meurtrier avait tranquillement disparu en refermant la porte derrière lui, que le drame s'était déroulé dans une pièce intime prouvait assez que le coupable était un familier.

Sans nul doute, la belle M^{me} Graz n'avait pas été étonnée de sa visite, c'était elle qui l'avait fait entrer... Il avait dû tirer au moment où elle s'y attendait le moins.

M. Graz poussa de hauts cris.

— Qui voulez-vous que ma femme ait reçu ici ? s'exclama-t-il. Elle menait une vie des plus rangées...

Mais la police est indiscrète et n'aime point les demi-mesures.

Elle ne fut pas longue à connaître l'histoire de l'oncle et du cousin.

— L'oncle était un vieux monsieur, très correct, très chic... Il venait souvent... et... et... il faisait beaucoup de cadeaux à madame... Il lui donnait même de l'argent, avoua la bonne.

Le cousin, reprit la soubrette, était un beau jeune homme, mais vraiment très beau... un Italien, je crois... très élégant, très empressé, très amoureux... et... et... je l'ai entendu se plaindre à Madame qu'il n'avait pas de travail... et qu'elle ne lui laissait pas assez d'argent !...

La vérité éclatait.

Ce ne fut qu'une clameur.

— C'est le gigolo !...

Au reste, pourquoi n'aurait-ce pas été le gigolo ? Il aurait tué parce qu'elle lui refusait une aide financière... L'explication était assez logique.

— Je ne connais ni les noms ni les pré-noms ni de l'oncle ni du cousin, ajouta la domestique.

Et ce fut la chasse à l'amant de cœur, meurtrier présumé.

Et les braves gens de vitupérer sur la nouvelle génération, ses mœurs, ses débauches, sa cruauté, son manque absolu de morale...

— De notre temps... Ah ! là, là, on n'aurait jamais vu ça...

Le lendemain, un riche rentier, demeurant dans un luxueux appartement, promenade des Anglais, se suicidait.

M. Arribat était un homme d'âge, cin-

quante-neuf ans ; il portait beau et, à en croire ses amis, il délaissait assez sa femme pour les salles de jeu et la compagnie de certaines élégantes.

M. Arribat s'était tué de la façon suivante. Il avait d'abord tenté de s'asphyxier en laissant un robinet de gaz ouvert, mais sa femme, réveillée la nuit par l'atroce odeur, était allée fermer le robinet croyant à une simple imprudence. Le matin, M. Arribat, qui n'avait pas désespéré de mettre fin à ses jours, profita d'une courte absence de sa femme pour se loger une balle de revolver dans la tête.

Simple suicide...

Mais, dans les bars, à la « Plantation », rue Honoré-Sauvan, dans les cercles, dans les milieux où l'on s'amuse, on connaissait bien M. Arribat, M^{me} Graz... et on savait que l'un et l'autre se fréquentaient.

La police fut prévenue...

M. Arribat et l'oncle ne faisaient qu'un.

Une journée entière on se posa une question : quelle corrélation existe-t-il entre le suicide de M. Arribat et l'assassinat de M^{me} Graz ?...

— Aucune, affirma l'entourage... Absolument aucune.

En effet, M. Arribat s'était tué à six heures du matin le lendemain du crime alors que celui-ci n'était pas connu.

Il avait acheté la veille à 17 h. 30, huit mètres d'un tuyau de caoutchouc pour sa tentative d'asphyxie par le gaz...

A 18 heures, on l'avait remarqué très déprimé au café de la Royale, avalant d'un trait un grand verre de fine et écrivant, puis déchirant nerveusement deux ou trois lettres.

M. Arribat s'est suicidé parce qu'il était ruiné, tout simplement, expliquèrent les mieux informés ; il ne lui restait plus un sou... et sa préméditation dans le suicide est bien prouvée... Et comment pouvait-il savoir dès le lundi 17 h. 30 que sa maîtresse était morte, puisque le crime ne fut commis qu'une demi-heure plus tôt, découvert que deux heures plus tard et rendu public que le lendemain par les journaux... Non, non, non, il n'y a aucun point commun... Et plus que jamais on rechercha le gigolo.

Cependant les tragédies les plus sombres ne se déroulent pas toujours suivant les règles classiques.

Le suicide de M. Arribat avait de tout autres raisons.

Tout d'abord certaines personnes crurent bien reconnaître en lui, le mystérieux visiteur qui frappait à la porte de M. Graz le lundi jour du crime, à cinq heures de l'après-midi.

Enfin, une amie de M. Arribat et de M^{me} Graz, rapporta que, trois heures avant le drame, M. Arribat, lui parlant de sa maîtresse, lui confia :

— Elle ne s'attend pas au cadeau que je vais lui faire...

Et c'est au moment où la culpabilité du vieux rentier ruiné, meurtrier par dépit, tuant avant de se suicider la femme pour qui il avait dilapidé sa fortune, ne faisait plus aucun doute qu'on apprit enfin l'identité de l'amant de cœur.

Un certain Nino Bardano... qui n'était pas à Nice le jour du drame...

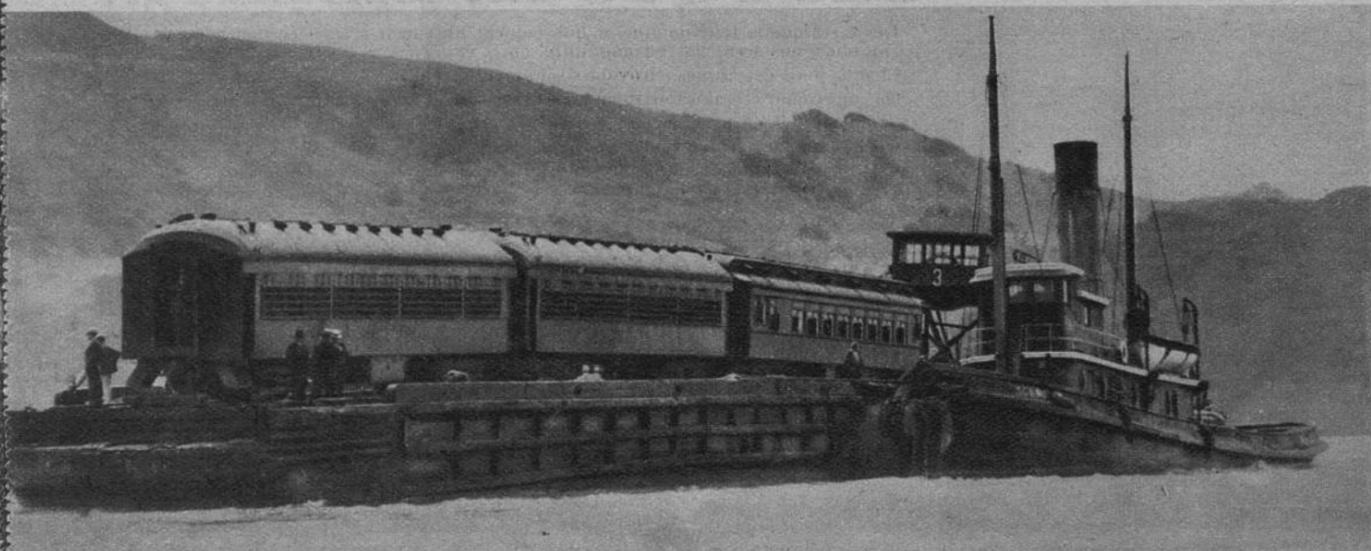
Et Nino Bardano plus amoureux et moins intéressé qu'on ne le pensait ne fut pas inquiet, c'est ainsi que s'achève le triste roman de M^{me} Graz, femme volage qui aimait trop la vie...

S'il n'y a point de morale à semblable histoire, on peut en tirer cependant des enseignements : que les maris se méfient des « occasions trop nombreuses » et des « manteaux de fourrure à deux cents francs », que les épouses faites pour une existence de luxe et d'amours compliqués se méfient de ne point dépenser jusqu'au dernier liard de la fortune de leurs généreux protecteurs !...

PHILIPPE ARTOIS.

AL CAPONE VOYAGE...

Al Capone vient d'être transféré de la prison d'Atlanta au pénitencier d'Alcatraz, sur la côte du Pacifique. Pour prévenir toute tentative d'évasion, le wagon cellulaire fut remorqué par un bateau. (I. N. P.)



LE CRIME DE LA RUE WURTZ



Un gardien de nuit, M. Le Minor, quarante-cinq ans, a été trouvé assassiné dans un chantier de bois, rue Wurtz. On voit ci-dessus M. Guillaume et ses inspecteurs devant le cadavre recouvert d'une bâche. (N. Y. T.)

La mystérieuse affaire de Sens

SENS
(De notre envoyé spécial.)

C'ÉTAIT mardi dernier. Midi.
— Monsieur, voici des clients ! cria une servante.
Une voiture venait de stopper et quatre personnes en descendaient.
M. Lambert, restaurateur renommé à Joigny, dont le coquet établissement est installé au bord de l'Yonne, M. Lambert s'affaira :
— Ces messieurs-dames veulent déjeuner ?
— Comment donc ! Et on a faim, encore ! répondit un homme dont l'accent méridional était fort prononcé.
Les nouveaux arrivants étaient quatre : deux femmes et deux hommes. Elles étaient vêtues de robes voyantes, plus tapageuses que distinguées. Eux présentaient cette élégance spéciale que l'on rencontre dans certains bars de Montmartre : souliers très clairs, costumes aux plis impeccables, mais de mauvais goût, et ces chapeaux de prix au creux à peine marqués et qui attestent que leurs propriétaires n'ont pas pour habitude de se découvrir.
Surtout devant les représentantes du sexe faible...
Tous quatre s'installèrent devant une table, à la terrasse, et l'un des « messieurs » commanda :
— Servez-nous d'abord l'apéritif, nous ferons le menu ensuite.
Les pernodés à la teinte opaline et les quinquinas dorés servis, les hommes commandèrent le repas qui devait commencer par des hors-d'œuvre variés.
C'est alors que la discussion commença.
Les servantes du restaurant Lambert virent qu'une des jeunes femmes discutait àprement, mais à voix basse, avec celui des hommes assis en face d'elle. Lui, les dents serrées, les traits crispés, la fixait de ses yeux méchants. Il ne répondait que par monosyllabes, de temps à autre.
Puis il prit la parole et le ton de la conversation monta soudain. Ce furent des mots aigres-doux, des jurons. Enfin des menaces.
— S...e, je te...
Il donna un grand coup de poing sur la table, qui fit trembler vaisselle et verrerie.
La jeune femme était devenue blanche comme une morte. Sans mot dire, elle se leva et quitta le restaurant.
— Ou va-t-elle ? demanda sa compagne.
L'autre homme, celui qui ne s'était pas mêlé à la dispute, répondit :
— T'occupe pas de cela. On la retrouvera bien !
De la terrasse, en effet, on put la voir qui se dirigeait vers la Demi-Lune où, toute seule, elle déjeuna. Mais sans appétit ce qui motiva cette question de celle qui la servait :
— Madame n'a donc pas faim ?
— Pas beaucoup, confia la jeune femme, parce qu'il a failli m'arriver une terrible aventure.
— Quoi donc, madame ?
— Figurez-vous que j'étais avec des gens qui voulaient me noyer.
— Oh ! pas possible...
— Si. Heureusement que la justice n'est pas faite pour les chiens !
Pensant avoir affaire à une personne légèrement déséquilibrée, la servante n'insista pas. Seulement, elle regarda plus attentivement sa compagne. C'était une grande belle fille, brune, au teint basané. Détail surprenant, elle portait au cou de profondes égratignures et du sang avait coulé sur sa robe « chamois ».

Deux heures plus tard, une automobile Renault, de couleur beige, s'arrêtait au hameau de Thèmes, près de Cesy, sur la route d'intérêt local qui relie Joigny à Sens. Un homme, aussitôt, l'air affolé, sortait de la voiture et s'adressait à M. Boucher, garde-chasse, qui prenait l'air devant sa porte, à quelques mètres de là.
D'une voix haletante, il expliqua :
— J'ai une jeune femme blessée dans ma voiture, mais celle-ci n'avance presque plus, le moteur a des ratés. Ne pourriez-vous pas faire transporter ma compagne jusqu'au plus prochain hôpital ?
Quelque peu sceptique, M. Boucher demanda :
— Elle est sérieusement blessée, cette jeune femme ?
— Je crois que oui.
— Voyons cela !
Il se dirigea vers la Renault beige et regarda à l'intérieur.
Étrange et tragique spectacle, vraiment : la jeune femme était nue, n'ayant que ses bas pour tout vêtement. Sur elle était posée sa robe, roulée en boule. La malheureuse avait la tête en sang et ne donnait plus signe de vie.
— Ma foi, dit M. Boucher, vous avez raison, ça me paraît grave. Comment s'est-elle fait cette blessure ?
L'inconnu — un homme de trente ans environ, au teint mat — parut gêné. Il hésita un instant avant que de répondre.
— Voilà, expliqua-t-il enfin, j'étais chargé de conduire cette jeune personne de Marseille à Paris lorsque, près de Joigny, elle tomba par la portière, qui était mal fermée.
— Il faudrait l'emmener à l'hôpital, au plus vite.
M. Boucher n'osa pas demander pour quelles mystérieuses raisons la blessée était presque complètement nue, mais il réfléchit quelques minutes : il avait bien une automobile dans laquelle il aurait pu transporter la blessée, seulement, vu l'état où celle-ci se trouvait, était-il prudent de la changer de véhicule ?
— Écoutez, dit-il à l'inconnu, gardez la femme dans votre voiture, mais je vais vous donner un drap pour la couvrir et monter avec vous pour vous accompagner chez le médecin le plus proche, le D^r Matignon, à Saint-Julien-du-Sault.
Quelques instants plus tard, la Renault se mettait en route, M. Boucher ayant pris place à côté de l'inconnu. Derrière, la blessée était toujours immobile, mais un léger râle s'échappait de ses lèvres.
Au fait la voiture n'avait pas du tout de ratés, le moteur cognait un peu, mais on pouvait parfaitement avancer, même en forçant l'allure.
Fort heureusement le D^r Matignon était chez lui. Il examina la blessée, qui portait une plaie profonde à la tête, puis déclara :
— Son état est sérieux, sinon très grave. Il s'agit vraisemblablement d'une fracture du crâne. Par conséquent, lui donner ici les soins nécessaires est chose impossible ; le mieux serait de la transporter à l'hôpital ou dans une clinique.
Puis s'adressant à M. Boucher, qu'il connaissait, il ajouta :
— C'est encore la clinique Piquet, à Sens, que vous atteindrez le plus rapidement.
M. Boucher ne pouvant accompagner jusqu'à Sens l'inconnu, celui-ci le remercia de son amabilité et dit :
— Eh bien, c'est ce que je vais faire, aller à Sens immédiatement.
Il remonta dans sa voiture et prit la route de Sens...
Il y alla, en effet, puisque, un peu plus

tard, il sonnait à la porte de ladite clinique et déclarait à l'infirmière qui venait lui ouvrir :

— Je suis M. Galibert, demeurant 29, boulevard de Picpus à Paris. Ma compagne a eu un accident en cours de route, je vous l'amène sur les conseils du D^r Matignon, de Saint-Julien-du-Sault.

L'infirmière appela aussitôt une de ses collègues et toutes deux sortirent du véhicule la malheureuse jeune femme, enveloppée du drap prêté par M. Boucher.

— Prenez-en bien soin, dit alors le soignant M. Galibert, je vais déposer ma voiture au garage le plus proche et je reviens.

— Entendu, monsieur. Nous vous attendons, répondit une des infirmières.

L'homme se mit au volant, appuya sur le démarreur et partit.

On ne devait plus le revoir...

Les heures passèrent en effet et M. Galibert ne revint pas.

— C'est bizarre, finit par dire le directeur de la clinique Piquet.

Il fouilla dans les vêtements de la blessée, que l'automobiliste avait remis aux infirmières et il y fit deux découvertes. Dans le soutien-gorge un billet de cinquante francs et, dans une poche, des papiers d'identité au nom de Marie-Bernadette Brunet, née à Aurillac en mai 1913.

La nuit, puis la journée du lendemain, puis encore une nuit s'écoulèrent sans que « M. Galibert » revint. Et sans que Marie-Bernadette Brunet reprît connaissance, malgré les soins dévoués qui lui furent prodigués. Le crâne était complètement ouvert, il n'y avait aucun espoir...

Et la jeune femme décéda, le jeu matin. C'est ce jour-là que le médecin prévint les autorités. La mystérieuse affaire commençait.

Aussitôt prévenus, le parquet de Joigny et la brigade mobile de Dijon commencèrent leur enquête. Tout d'abord, ils entendirent le D^r Matignon qui fit le récit que l'on sait, puis M. Boucher qui déclara, après avoir expliqué dans quelles circonstances il avait porté secours à « M. Galibert » :

— Cet homme n'avait pas l'air sympathique et j'aurais dû me douter de quelque chose. Si j'avais su, je l'aurais accompagné jusqu'à Sens.

« Pourtant, ce qui m'étonne, c'est qu'il portait un costume gris très clair et que je n'ai remarqué sur lui aucune trace de sang. Par contre, il y en avait à l'intérieur de la voiture, sur les glaces avant.

« Il a dû faire son « coup » entre Cezy et Thèmes, car la route, nouvellement terminée, est presque toujours déserte à certaines heures. Or c'était le moment lorsqu'il est arrivé, à quinze heures : tout le monde travaillait aux champs. C'est sans doute en traversant les bois qui longent la route, un peu avant Thèmes, qu'il a assommé la pauvre gosse.

Pendant ce temps, une commission rogatoire était lancée à Paris et la Sûreté générale, aussitôt, se mettait en branle.

Première déception : ni boulevard, ni rue de Picpus, le numéro 29 n'existe. Dans l'un, c'est une impasse ; dans l'autre c'est un chantier. De plus personne ne connaît « M. Galibert » dans le quartier.

Il fallait donc admettre que le mystérieux inconnu, pour éviter que l'on retrouvât sa piste, avait donné un faux nom et une fausse adresse.

Pourtant il avait commis une maladresse, bien involontaire d'ailleurs : à Joigny, après avoir quitté Sens, il fut obligé de s'arrêter chez un garagiste auquel il montra sa voiture, dont le moteur cognait, dit-il, de plus en plus.

— Je n'ai pas été long, déclara le garagiste aux enquêteurs, à constater que deux bielles de son « moulin » étaient coulées et qu'il ne pourrait pas aller bien loin.

« Je l'ai même prévenu :

— Si vous faites plus de trente kilo-

mètres avec un moteur pareil, vous aurez de la veine !

« Ce qui ne l'empêcha pas de repartir. Mais j'ai noté son numéro d'immatriculation. Le voici, c'est le 1984-CA 6.

Précieuse indication. En effet, cela permettait tout d'abord de rechercher la Renault beige dans les garages des environs, puisque le mécanicien déclarait qu'elle ne pouvait accomplir plus d'une trentaine de kilomètres. Ensuite, les lettres CA, qui sont affectées aux Bouches-du-Rhône, semblaient prouver que l'homme ne mentait pas lorsqu'il disait arriver de Marseille.

Quant à l'affaire elle-même, elle paraissait claire : drame de milieu !

Les inspecteurs de la brigade mobile de Dijon avaient en effet retenu tous les détails étayant cette thèse : la tenue et l'allure générale des quatre consommateurs du restaurant Lambert ; le billet de cinquante francs glissé dans le soutien-gorge de la victime ; la précaution prise par l'inconnu de fournir à l'infirmière des renseignements erronés...

Restait à reconstituer le drame.

D'abord, pourquoi « M. Galibert » avait-il tué sa compagne ? Probablement parce que celle-ci, peu docile, ne voulait pas accepter de faire le singulier « métier » auquel son ami la destinait. Alors, dispute, violence, un mauvais coup...

Mais d'autres questions, immédiatement, venaient à l'esprit :

Pourquoi « M. Galibert » avait-il déshabillé sa victime ? Comptait-il la précipiter, toute nue, dans la rivière qui longe la route ? Dans ce cas, comment admettre qu'il ait appelé M. Boucher pour lui demander du secours ?

Il fallait alors admettre qu'ayant été croisé par quelqu'un au moment où il s'apprêtait à accomplir son macabre projet, il s'était cru obligé d'aller jusqu'au hameau et d'interpeller la première personne rencontrée pour détourner de lui tout soupçon. C'était fort possible.

Cependant, s'étant débarrassé de M. Boucher à Saint-Julien-du-Sault, pourquoi se rendait-il vraiment à la clinique indiquée et y laissait-il la malheureuse Marie-Bernadette Brunet encore vivante, c'est-à-dire pouvant reprendre connaissance et révéler le nom de son bourreau ?

Il était donc bien certain que sa compagne n'oserait jamais prononcer son véritable nom, ni préciser les circonstances exactes du drame. Il comptait donc sur la loi formelle du silence qui règne dans le « milieu ».

Cela d'ailleurs ne prouvait pas que l'on fût en présence d'un crime prémédité. Au contraire, il s'agissait plutôt, nous l'avons déjà dit, d'un mauvais coup à la suite duquel l'homme, affolé, aurait tout d'abord cherché à porter secours à la jeune femme, puis, ayant réfléchi, se serait dit qu'il était préférable de ne pas mêler la police à ses affaires personnelles.

En réalité, les deux versions se tenaient et les policiers hésitaient lorsque, dans la matinée du lundi qui suivit la mort de Marie-Bernadette Brunet, leur enquête fit un grand pas.

Le garagiste Papy, de Lieusaint, ayant lu le signalement et le numéro de la Renault beige dans les journaux, vint annoncer aux inspecteurs de la brigade mobile que cette voiture était garée chez lui depuis mardi soir. C'est-à-dire qu'en quittant Joigny, « M. Galibert » n'avait pu dépasser Lieusaint, comme il en avait été prévenu, et s'était trouvé dans l'obligation d'abandonner son véhicule chez un mécanicien.

Dans une poche de la voiture, on découvrit un sac à main ensanglanté, mais vide, et une grenade du modèle de l'armée.

Retrouvera-t-on le propriétaire de cet engin ? Il semble que le fillet se resserme autour de lui.

Géo GUASCO.

BEWARE OF GANGSTERS!



M. William Fox, directeur de la Fox-Film, que voici entre sa femme et une de ses filles, aurait été menacé de mort par des gangsters qui exigent de lui une forte rançon. (I. P. S.)

VEND-ON ENCORE DES ENFANTS ?

UNE
belle Famille...

Le rapt des petits enfants par des bandits au manteau couleur de muraille, le chapeau à large bord enfoncé jusqu'aux yeux, ou par une tribu errante de romanichels, ce sont là des histoires mélodramatiques qui ont ému aux larmes nos grands-pères, et il n'y avait pas à cette époque de bon feuilleton sans un épisode de ce genre. Nous en rions aujourd'hui, persuadés que nous sommes que l'époque est révolue de ces sortes de faits divers. Les méthodes policières ont évolué et rendu impossibles ces odieux forfaits. On ne vole plus, on ne vend plus de petits enfants.

En êtes-vous bien sûr ? Certes, ces drames d'autrefois sont inconnus de nos jours, c'est-à-dire qu'ils ne pourraient plus se dérouler avec les mêmes phases : le progrès exerce son influence sur les crimes eux-mêmes ; l'auto, le téléphone, etc., ont donné une autre allure au moindre méfait. Mais, si l'on cherche bien, on s'aperçoit que rien n'est changé ; le mode d'exécution seul diffère. Oui, des petits enfants, de pauvres petits êtres sont encore l'objet, de nos jours, d'abominables tractations, de marchés infâmes, et servent inconsciemment des intérêts mystérieux.

L'inspecteur Barrois, de la Police Judiciaire, a tout récemment dénoué la trame d'une affaire qui atteste que l'enlèvement, la substitution ou la vente des petits enfants sont encore des crimes sinon courants, tout au moins encore pratiqués.

Les affaires de ce genre ont toutes pour mobile l'intérêt, me dit tout d'abord l'inspecteur. J'ai pu interrompre un de ces trafics incroyables en cours d'exécution. L'affaire sera classée, on n'en parlera pas... Et pourtant !

Le policier poursuit : — Ce drame débute dans une mansarde donnant sur une ruelle à taudis, dans le quatrième arrondissement. Là vit très paisiblement une fille mère, Marie J..., qui allaite son bébé âgé de trois mois. C'est une misère navrante.

Or, un matin, Marie J... annonce aux voisins, à la concierge, qu'elle a trouvé une nourrice pour son bébé ; cette femme qui habite loin de Paris, là-bas, en Bretagne — Marie J... ne précise pas l'endroit — lui prend un prix dérisoire. Tout est pour le mieux. Le bébé disparaît. Personne ne s'en inquiète ; on le croit heureux, bien soigné, chez la nourrice. Une année passe ; la jeune mère donne des nouvelles très volontiers sur la santé de son enfant et personne ne pourrait douter de sa sincérité.

Mais un soir de l'autre hiver, Marie J... rentre chez elle avec une forte fièvre ; un gros rhume mal soigné tourne en pleurésie. Le médecin n'a bientôt plus d'espoir. La jeune mère se sent perdue. Alors elle fait venir sa voisine et de ses lèvres de moribonde s'échappe cette confidence stupéfiante : « Je suis une mère indigne... j'ai vendu mon enfant... C'est une femme qui habite la rue de Maubeuge qui m'en a acheté... Elle m'a donné trois mille francs... en me promettant qu'il serait très heureux, et plus tard un jeune homme de bonne famille... J'ai cédé... mon pauvre petit !... »

Marie J... meurt deux jours après cette confidence. Elle a libéré sa conscience. La voisine ne croit pas devoir garder le secret de la morte. Elle parle et ses propos sont rapportés au commissaire de police du quartier qui ouvre une enquête. Je fus chargé de la mener à bien. Ce ne fut pas tâche aisée. Sur d'aussi minces indices, comment retrouver l'entremetteuse de la rue de Maubeuge ? Heureusement, parmi les papiers qu'a laissés Marie J..., papiers que j'ai compulsés, examinés, relus maintes fois, je trouve une lettre aux termes sibyllins, et une intuition plutôt qu'une conviction me lance sur cette piste. Muni de ladite missive, j'effectue des recherches serrées durant deux semaines et, au moment où la lassitude va me prendre, je repère enfin l'expéditrice de la lettre.

Dès mes premières questions, la femme se trouble et entre bientôt dans la voie des aveux. C'est bien elle qui a acheté l'enfant de la fille mère Marie... ; si elle a agi ainsi, c'est dans l'intérêt du bébé qui serait peut-être mort aujourd'hui, faute de soins. C'est la version de la matrone, mais je soupçonne qu'elle ne dit pas la vérité. Il est à croire qu'elle a agi pour le compte de quelqu'un. Enfin, après bien des réticences, j'obtiens la confession : une dame X, richement entretenue, désire resserrer davantage encore les liens qui l'attachent à son amant et se persuade que la naissance d'un enfant consoliderait sa fortune. Mais la maternité tant désirée se fait trop attendre à son gré ; elle décide de recourir à un odieux subterfuge : elle fera croire à une maternité, s'absentera de Paris durant quelques mois et reviendra avec le poupon qui doit assurer sa situation. Mais où prendre l'enfant ? C'est ici que se place l'intervention de la femme de la rue de Maubeuge, intermédiaire louche, prête à toutes les besognes. Vous devinez le reste...

Et comment se termina l'aventure ? — Assez bien, puisque les poursuites furent interrompues. En effet, les choses furent rétablies sur une nouvelle base :

la véritable mère étant décédée, la dame X... adopta légalement l'enfant demeuré sans aucun parent ; le petit être n'aura pas, je crois, à pâtir de ce changement de mère ; il est déjà riche.

L'inspecteur Barrois conclut : — Des affaires de ce genre, il s'en passe plus qu'on ne croit. Pour une que l'on connaît, dix nous échappent. Le hasard seul peut nous mettre sur la piste de ces raptés ou de ces ventes d'enfants. Les mobiles sont presque toujours les mêmes ; nécessité pour une femme d'avoir une descendance en vue d'un héritage.

La Sûreté nationale n'enquêta-t-elle pas, il y a quelque temps, en Dordogne, sur une affaire de cet ordre ? Nous avons pu recueillir sur ce drame quelques précisions suggestives. Une famille de condition modeste, habitant Paris, avait confié un nouveau-né à une nourrice d'un petit bourg des environs de Périgueux. Cette femme avait déjà la garde de plusieurs nourrissons ; elle en faisait métier. Le bébé parisien fut conduit à la nourrice par un parent, une semaine après sa naissance. Des mois passèrent ; malgré leur désir, les parents, très occupés par leur travail, n'avaient pu effectuer le voyage pour aller embrasser leur enfant.

Or, un jour, une terrible nouvelle vint frapper les malheureux parents : la nourrice les avertissait que leur enfant était mort. Ils s'empressèrent de prendre le train : ils arrivèrent quelques instants seulement avant la mise en bière du pauvre petit être et c'est tout juste si la mère put embrasser une dernière fois le petit mort. La nourrice interrogée par les parents raconta que leur enfant avait succombé des suites d'une diarrhée pernicieuse. Après la cérémonie, les malheureux regagnèrent Paris. Une année s'était écoulée lorsqu'une lettre énigmatique arriva aux parents ; elle ne leur apprenait rien de moins que l'existence de leur enfant ! Stupéfaits, mais troublés par certains détails d'une grande précision contenus dans cette lettre, ils résolurent de prévenir la police.

Une enquête fut ouverte. Un inspecteur alla interroger la signataire de la lettre, car celle-ci n'avait pas hésité à prendre à son compte l'incroyable révélation. Cette femme fournit volontiers les détails qu'on lui demanda.

J'accuse la mère Antoine (c'était le nom de la nourrice) d'avoir substitué l'enfant des époux M..., de Paris, bien vivant encore, à un enfant appartenant à une dame de la région, mort celui-là.

La mère Antoine, questionnée, nia tout d'abord avec énergie, mais, confrontée avec son accusatrice qui avait été à son service et, en cette qualité, témoin des faits, elle se mit à fondre en larmes et passa aux aveux.

On apprit alors les circonstances du drame : M^{me} X..., des environs de Périgueux, dont l'enfant en nourrice chez la mère Antoine était mort, avait supplié cette dernière de faire accroire aux parents de Paris que c'était leur bébé qui était décédé. M^{me} X... remit cinq mille francs à la nourrice pour prix de cette substitution. Ainsi, pour cette somme, la mère Antoine avait vendu le petit être. M^{me} X..., interrogée, déclara qu'un important héritage avait été mis sur la tête de son enfant et, avide de cette fortune, elle avait recouru à l'abominable forfait que l'on sait.

La police, qui suit avec attention certaines petites annonces libellées en termes

mystérieux, fut mise au courant récemment d'un véritable trafic d'enfants. La petite annonce en question disait : *Personne adopterait enfant en bas âge. Faire offres : Zed, rue de Vaugirard.*

Des investigations discrètes menées par deux inspectrices qui se présentèrent comme désireuses d'abandonner leur nouveau-né mirent sur la piste d'une véritable entreprise de vente d'enfants. Des fiches fort intéressantes furent saisies dans les locaux de cette organisation dirigée par une dame V..., d'allure respectable. Cette dernière déclara pour sa défense :

— Je ne fais que suivre l'exemple de l'Assistance Publique qui recueille les enfants abandonnés, mais, alors que cette administration fait souvent des petits êtres qui lui sont confiés de vrais vauriens, moi, je les place dans des familles toujours très honorables.

Cette profession de foi un peu spéculative ne convainquit pas les policiers de la pureté des intentions de la dame V... D'ailleurs on apprit qu'elle prélevait pour ses tractations des commissions importantes. Elle achetait bon marché et revendait cher, selon le plus courant des principes commerciaux. Ces détails ne permettaient pas de croire au caractère philanthropique de l'œuvre de M^{me} V...

A quelles personnes M^{me} V... vendait les enfants ainsi acquis ? Les fiches apprennent que, dans la plupart des cas, les nouveau-nés entraient dans des ménages de braves gens désespérés de ne pas avoir de progéniture. Tout au moins, c'est ce qui ressortit des notes prises par M^{me} V... Mais était-ce là toute la vérité ? Il est à présumer que de pauvres petits êtres cédés contre argent servaient d'enjeu dans des combinaisons d'héritage plus ou moins suspectes.

Aucune culpabilité précise ne peut être relevée, d'ailleurs, contre M^{me} V..., car la loi est ainsi faite que vendre son enfant n'est pas considéré comme un acte délictueux, ou plutôt la loi n'a pas prévu un acte aussi inhumain, aussi inouï, les bêtes elles-mêmes gardant jalousement leur progéniture.

Parlerons-nous pour terminer des romanichels voleurs d'enfants ? Ce n'est plus qu'une légende. Il y a cinquante ans, les habitants des campagnes vivaient sous la terreur de ces nomades qu'on accusait de mille méfaits, entre autres de ravir les tout-petits pour augmenter leur misérable troupe errante d'un petit acrobate de plus.

Aujourd'hui les bateleurs ambulants sont des commerçants comme les autres et qui pour la plupart paient patente. Les autres, toujours sous la surveillance de la police, doivent posséder, comme on le sait, un livret spécial de famille où sont inscrits avec photo et signalement, tous leurs enfants propres et ceux que des parents leur auraient confiés, mais, en ce cas, des pièces formelles doivent indiquer l'autorisation des parents.

Depuis quarante-cinq ans exactement, m'a-t-on déclaré à la Sûreté nationale, on n'a pas eu à enregistrer la moindre affaire de rapt d'enfant par des bohémiens, autrefois terreur des mères. Ce genre de crimes a complètement disparu des mœurs. Au contraire, m'a-t-on précisé, on a constaté des abandons d'enfants par des romanichels. Comme vous voyez, les temps sont changés.

ANDRÉ CHARPENTIER.

Il n'est pour ainsi dire pas une affaire de banditisme américain où une voiture automobile ne joue son rôle, petit ou grand. La conduite intérieure, toute salie par une longue course à travers des sentiers de traverse, que nous reproduisons ci-dessous n'a pas failli à cette règle.

L'affaire se passe du côté de Quincy, dans l'Illinois. (Notons que le nom de cette jeune ville yankee a été emprunté à celui d'un hameau de la Somme où combattirent des troupes américaines, précisément de l'Illinois, durant la guerre.)

Une bande de gangsters composée de cinq hommes avait, en se servant de ladite voiture, arrêtée, moteur sous pression, devant la porte, réussi un audacieux coup de main. Une banque de Quincy, mise à sac en deux minutes, avait dû abandonner aux mains des assaillants plus de vingt mille dollars en espèces : tout ce que contenait la caisse ce jour-là.

Les malfaiteurs, leur coup fait, s'enfuirent à toute allure par la campagne. Mais l'alerte avait été rapidement donnée. On barra toutes les routes. Un renseignement à la fois précis et précieux permit de situer la route prise par les hors-la-loi. Ils se dirigeaient vers la forêt la plus voisine, sans nul doute, pour y cacher leur butin, y abandonner leur voiture et filer chacun de son côté à travers les bois jusqu'à l'État voisin.

Il s'agissait de leur barrer la route. Deux cent cinquante volontaires — des fermiers des environs — se joignirent à la police, sous les ordres du sheriff Mosley, et, en armes eux aussi, barrèrent les routes. On prévoyait une bataille, peut-être sanglante, entre des gars décidés à tout et leurs chasseurs. Heureusement, il n'en fut rien.

À la tombée de la nuit, après que des renseignements contradictoires étaient parvenus de tous côtés, l'auto suspecte apparut aux environs de la forêt. On lui laissa traverser un premier barrage : on l'arrêta au second.

Se voyant pris comme dans une souricière, quatre des occupants foncèrent dans la nuit, à toutes jambes. Le conducteur demeura, lui, à sa place. Et pour cause : il était mort ! Une balle l'avait atteint en pleine poitrine, comme il stoppait devant la barricade établie en hâte.

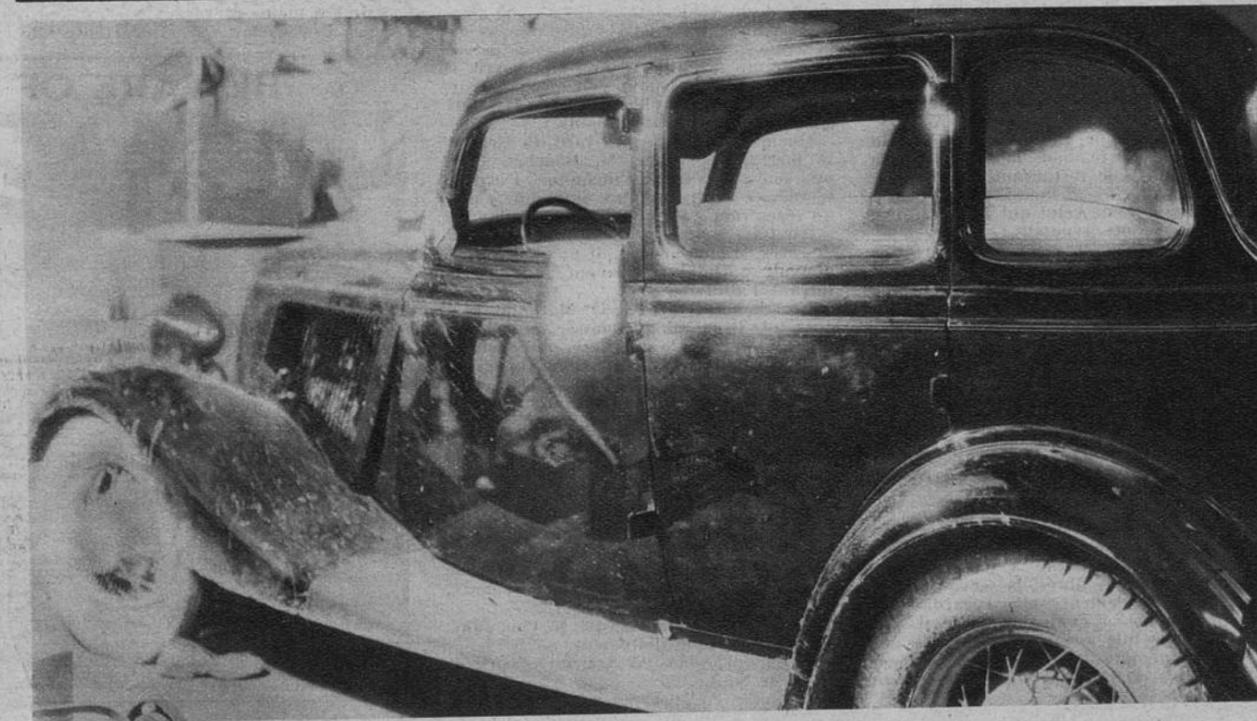
Toute la nuit, par les bois et les ravins, ce fut une dramatique chasse à l'homme à la lueur des torches. Les fuyitifs, traqués, ne tiraient pas, sentant sans doute que la partie était perdue pour eux et que leur cas était suffisamment grave comme cela.

Finalement, à l'aube, grâce aux chiens policiers dont le flair, une fois de plus, fit merveille, on découvrit, harassés, trempés par l'averse, mourant de faim, les fuyitifs. Ils s'étaient abrités tant bien que mal dans une excavation naturelle, que l'on nomme le Trou-du-Diable. Cernés, sous la menace des fusils prêts, ils ne firent aucune difficulté pour lever les bras en l'air.

Quand le moment fut venu d'interroger les audacieux dévaliseurs de banque, le juge s'aperçut, avec quelque stupeur, qu'il s'agissait de quatre frères...

Voilà, n'est-ce pas ? une famille qui évidemment promettait ! Et il est heureux que la police de l'Illinois, avec le concours de citoyens courageux, ait su si rapidement en venir à bout.

Car nous ne savons si vous êtes de notre avis : mais une bande composée de quatre frères qui se connaissent à fond et sans doute s'aiment, n'est-ce pas infiniment plus redoutable que la réunion de hasard de quatre individus, même sans aveu ?



Primes Gratuites
offertes aux abonnés
de
"Police-Magazine"
habitant la France ou
ses Colonies

Prime n° 1.

Une **mallette "Sport"** (33x32,5), moleskine, intérieur imperméable, poignée cuir. Existe en bleu, rouge ou cuir.

Prime n° 2.

Un **porte-mine** en argent contrôlé, longueur 11 centimètres, fonctionne par simple pression du pouce sur la tête du porte-mine.

Prime n° 3.

Un **portefeuille**, véritable maroquin noir petit grain, doublé même cuir, 5 poches dont 1 secrète et 2 cases à timbres (fermé 15/10, ouvert 15/20).

Pour chaque prime, frais de port et d'emballage : **1 fr. 25**

(Consulter notre tarif d'abonnements en page 2.)

EN LISANT
Actualités
VOUS
participerez gratuitement
à la
Loterie Nationale
EN VENTE PARTOUT - LE N° : **1 fr. 25**

2
AMIES
POUR 1 MARI

Roman inédit
de **Maurice VILLEFRANCHE**

**UNE THÈSE NOUVELLE
ET SENSATIONNELLE
-:- SUR L'AMOUR -:-**

Le volume : **5 francs**

Adresser commande et mandat à la Librairie, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e), ou demandez-le à votre libraire qui vous le procurera.

VIENT DE PARAITRE :
L'ALMANACH NATIONAL pour 1935

Chaque famille voudra le posséder, car il constitue une véritable encyclopédie populaire avec ses éphémérides historiques documentées aux meilleures sources, ses centaines de recettes de toutes sortes, ses conseils médicaux. Il contient aussi des dessins remarquables en noir et en couleurs, de splendides hors-texte, des photographies d'actualités.

De plus, les lecteurs peuvent participer à un **GRAND CONCOURS** doté de **50.000 francs** de prix

EN VENTE PARTOUT : 6 FRANCS

Envoi franco contre **6 fr.** (Étranger **9 fr.**) adressés à l'Administration de **L'ALMANACH NATIONAL**, 43, rue de Dunkerque, Paris-X^e — Compte chèque postal 259-10. — **Aucun envoi contre remboursement.**

Pour la vente en gros, s'adresser aux **MESSAGERIES HACHETTE**, 111, rue Réaumur, Paris-2^e.

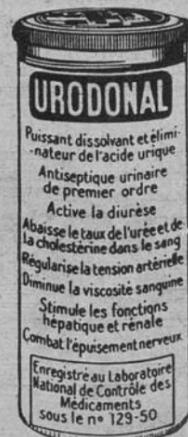
EN UTILISANT LE...
PETIT COURRIER 
de **SÉDUCTION**
QUI PARAIT TOUS LES SAMEDIS,
vous trouverez ce que vous cherchez.
EN VENTE PARTOUT : 1 FR. 50

Vente directe du fabricant
aux particuliers — franco douane



100.000 clients par an. — 30.000 lettres de remerc.
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Hérold, Markhausen 510 (Tch.-Slov.)

POUR 10 frs



vous pouvez faire une cure d'Urodonal qui prévient, combat et guérit rhumatismes, goutte, névralgies, obésité. **C'est l'anti-urique le plus économique.**

Toutes pharmacies ou Et^l Chatelein, 2, Rue de Valenciennes, Paris.
Renseignements gratuits.

URODONAL
PRODUIT FRANÇAIS
employé dans le monde entier

BON N° 97.P.O. à nous retourner pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Docteur Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE
PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre **"L'ÉLECTRICITÉ" guérisseur naturel**. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand
BRUXELLES-FOREST
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante **M^{lle} MARYS** 16, r. de Monceau, Paris-8^e
Envoyer pren., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)

Depuis 1903 j'ai enlevé plus de 100.000 tatouages
Références civiles et médicales du monde entier
DÉTATOUÉZ-VOUS
PRODUITS-MÉTHODE du Prof^r **DIOU**
166 bis, Route de Turin à Nice (A.-M.)

L'ENNUI C'EST LA MORT!
POUR RIRE et FAIRE RIRE



Demandez les catalogues *Farces, Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, etc.* Librairie. — Envoi contre Service **22 H. BILLY, MAYETTE** Succ^r 8, rue des Carmes, Paris-5^e
Maison fondée en 1838.



ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-noir sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SÉCURITÉ ABSOLUE!

- | | |
|--|---|
| N° 100 «ivoire».....Soie blanche fine. Le dt. 10. | N° 111 «Collection».....Mod. variés supér. 25. |
| N° 100 bis «Réservoir ivoire».....» 11. | N° 112 «Echantillons Black Cat» 23 mod. différents 50. |
| N° 101 «Velouté».....Soie rose ext.-fine. 12. | N° 120 «Le Vérifier» appareil nickelé, extensible, indis- |
| N° 101 bis «Réservoir velouté».....» 13. | pensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs. 8. |
| N° 102 «Naturels».....Soie brune sucrée. 14. | |
| N° 102 bis «Réservoir naturel».....» 15. | |
| N° 103 «Cristallin».....Soie blonde superl. 16. | |
| N° 103 bis «Réservoir cristallin».....» 17. | |
| N° 104 «Pélure».....Soie peau ext.-superl. 18. | |
| N° 104 bis «Réservoir pelure».....» 19. | |
| N° 114 «Latex».....Soie lactée invisible. 22. | |
| N° 105 «Renforcés».....lavable extra 20. | |
| N° 106 «Soie chaux».....lavable supérieur 25. | |
| N° 105 bis «Supercolchairs».....lavable extra-supér. 40. | |
| N° 107 «Épais».....lavable d'usage 65. | |
| N° 108 «Craquelés».....Spécial américain 30. | |
| N° 109 «Baudruche» extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60. | |
| N° 110 «Bout américain».....Modèle très court 6. | |

RECOMMANDÉ : Le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 105 «SOIE CHAUX», lavable, d'une solidité incomparable.
CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles existants pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.
ENVOIS RAPIDES, recommandés, en boîtes cochetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 5 francs ; Contre remboursement (sans élargir), port et frais : 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)
PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE
55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9^e)
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.
Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - *Même maison, mêmes articles :* 22, rue du faubourg-Montmartre, PARIS-9^e (C^o Boulevard)



Les affaires Stavisky et Prince continuent de passionner l'opinion publique cependant que les opérations judiciaires les concernant se poursuivent malgré la période des vacances. C'est ainsi que de nombreux inculpés de l'affaire Stavisky ont comparu devant la chambre du Conseil, pour demander leur mise en liberté provisoire — d'ailleurs refusée — tandis que M. Guernut s'est entretenu avec M. Chéron du rapport Guillaume concernant la mort de M. Prince.

De gauche à droite : M. Desbrosse, ancien directeur du Crédit municipal d'Orléans, quitte le quai des Orfèvres ; M. Bonnaure, député de Paris, entre deux inspecteurs ; M. Guernut quitte la place Vendôme. (M. R.)



A Belle-Ile-en-Mer, soixante pupilles de la colonie pénitentiaire ont attaqué leur quatre gardiens à l'heure de la « soupe » et ont réussi à prendre la fuite. Ils ont d'ailleurs été repris peu de temps après. Voici une vue du réfectoire où la mutinerie se déclara. (H. M.)



Les éléments nazistes font actuellement en Sarre une active... mais dangereuse propagande en vue du plébiscite prochain. Mais cette activité n'est pas toujours du goût des braves Sarrois, ainsi qu'en témoigne cette arrestation d'un nazi trouvé porteur d'une bombe lacrymogène. (R.)



Rue Ferdinand-Duval, une jeune choriste du théâtre du Châtelet, Solange Redon (à droite) a été trouvée étranglée chez elle. L'auteur de ce crime commis dans une crise de jalousie, le coiffeur en chômage Gustave Michol (à gauche), a mis fin à ses jours en se tirant une balle de revolver dans la tête, quelques heures après la découverte de son forfait. (R.)



On sait que la police anglaise compte plusieurs femmes parmi ses agents, à Londres particulièrement. Voici le nouvel uniforme porté par cette courageuse phalange. (I. P. S.)